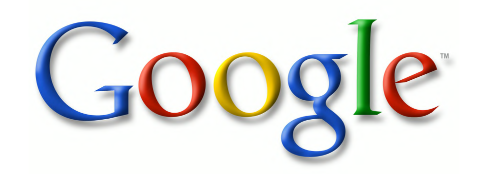


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

KARS

ET

LE GÉNÉRAL WILLIAMS.


600074727X

KARS

ET

LE GÉNÉRAL WILLIAMS.

KARS

ET

LE GÉNÉRAL WILLIAMS.

RÉPONSE AU LIVRE BLEU

PAR

S. de Zaklitschine.

44

IMPRIMÉ A MALTE.

1856.

223. a. 59.

aveugles qui les suivent. C'est que l'esprit, quand il ne marche pas ensemble avec la conscience; quand il n'est élevé ni par de nobles passions, ni par des aspirations vers un but supérieur, bronche aux premières difficultés de la route et s'arrête, court d'haleine là où la bêtise honnête passerait tranquillement, comme passe l'âne sur un chemin peu commode avec sa charge ordinaire sur le dos. Jadis les peuples, peu raisonneurs, mais pleins de croyances et de vigueur, suivaient les géants qui couvraient de leur grande ombre le siècle, dont ils étaient les fils; mais les cœurs de lion battaient dans la poitrine de tous ces élus,—leurs cerveaux étaient armés de la sagesse de tout un peuple. Aujourd'hui, les sociétés se choisissent volontiers des guides dont la taille ne dépasse pas celle des autres. Ménagez la vanité des individus et l'amour-propre de la masse; n'éveillez pas la méfiance des crétins; flattez toutes les sottises, tous les intérêts, toutes les prétentions, même sans en satisfaire aucune, et vous serez un des favoris des sociétés modernes, une des échasses indispensables de ce monde composé de myriades d'atomes. Joignez-y de la faconde si vous voulez, de l'habileté si vous pouvez, mais de l'effronterie toujours, et marchez sans crainte pour l'avenir. Si vous aboutissez à une impasse, si vous versez dans un précipice, si vous vous embourbez dans la fange avec votre précieux fardeau, remarquez le premier passant, surtout celui qui vous donnait des avis, et jetez-lui la pierre. Les intrigants d'abord, les sots ensuite, seront avec vous. Vous aurez lapidé un innocent; mais la responsabilité tombera de vos épaules, et vous

deviendrez plus grand que vous n'avez jamais été.

Le proverbe veut que les borgnes soient Rois dans le royaume des aveugles. Nous sommes sûrs que, dans le royaume des borgnes, les aveugles auraient toute chance pour devenir ministres, généraux et mandataires du Roi.

Au commencement du mois d'août 1855, le rédacteur de cet écrit eut occasion de parler de la guerre en Asie avec l'Ambassadeur d'une des grandes puissances. L'expédition d'Omer Pacha se préparait alors, et on se plaisait à lui prédire des résultats merveilleux. Questionné sur le sort de Kars et de ses défenseurs, l'écrivain répondit que, selon son opinion, l'armée d'Anatolie était perdue, et qu'on ne réussirait pas à la sauver. Il le dit, parce que, depuis trois ans, il voyait la fausse direction donnée aux opérations militaires des alliés, la crainte que l'énergie dans l'action ne brouillât les cartes des plénipotentiaires rassemblés à Vienne, et, avant tout, il croyait encore à la capacité et au coup-d'œil du général Mouravieff.

L'Ambassadeur fit observer alors que toutes les autorités et tous les hommes de guerre, consultés à cet égard, avaient donné leur sanction au plan de la campagne en question, et que son opinion personnelle n'étant pas compétente sur ce terrain, il se contentait de la garder pour lui. La nôtre ne l'était pas non plus. Notre voix était trop faible pour se faire entendre là où on débattait alors toutes les conditions de cette grande expédition de Mingrélie et la direction qu'on devait lui donner. Quoique militaire, nous étions aussi réduits à gar-

aveugles qui les suivent. C'est que l'esprit, quand il ne marche pas ensemble avec la conscience; quand il n'est élevé ni par de nobles passions, ni par des aspirations vers un but supérieur, bronche aux premières difficultés de la route et s'arrête, court d'haleine là où la bêtise honnête passerait tranquillement, comme passe l'âne sur un chemin peu commode avec sa charge ordinaire sur le dos. Jadis les peuples, peu raisonneurs, mais pleins de croyances et de vigueur, suivaient les géants qui couvraient de leur grande ombre le siècle, dont ils étaient les fils; mais les cœurs de lion battaient dans la poitrine de tous ces élus,—leurs cerveaux étaient armés de la sagesse de tout un peuple. Aujourd'hui, les sociétés se choisissent volontiers des guides dont la taille ne dépasse pas celle des autres. Ménagez la vanité des individus et l'amour-propre de la masse; n'éveillez pas la méfiance des crétins; flattez toutes les sottises, tous les intérêts, toutes les prétentions, même sans en satisfaire aucune, et vous serez un des favoris des sociétés modernes, une des échasses indispensables de ce monde composé de myriades d'atomes. Joignez-y de la faconde si vous voulez, de l'habileté si vous pouvez, mais de l'effronterie toujours, et marchez sans crainte pour l'avenir. Si vous aboutissez à une impasse, si vous versez dans un précipice, si vous vous embourbez dans la fange avec votre précieux fardeau, remarquez le premier passant, surtout celui qui vous donnait des avis, et jetez-lui la pierre. Les intrigants d'abord, les sots ensuite, seront avec vous. Vous aurez lapidé un innocent; mais la responsabilité tombera de vos épaules, et vous

deviendrez plus grand que vous n'avez jamais été.

Le proverbe veut que les borgnes soient Rois dans le royaume des aveugles. Nous sommes sûrs que, dans le royaume des borgnes, les aveugles auraient toute chance pour devenir ministres, généraux et mandataires du Roi.

Au commencement du mois d'août 1855, le rédacteur de cet écrit eut occasion de parler de la guerre en Asie avec l'Ambassadeur d'une des grandes puissances. L'expédition d'Omer Pacha se préparait alors, et on se plaisait à lui prédire des résultats merveilleux. Questionné sur le sort de Kars et de ses défenseurs, l'écrivain répondit que, selon son opinion, l'armée d'Anatolie était perdue, et qu'on ne réussirait pas à la sauver. Il le dit, parce que, depuis trois ans, il voyait la fausse direction donnée aux opérations militaires des alliés, la crainte que l'énergie dans l'action ne brouillât les cartes des plénipotentiaires rassemblés à Vienne, et, avant tout, il croyait encore à la capacité et au coup-d'œil du général Mouravieff.

L'Ambassadeur fit observer alors que toutes les autorités et tous les hommes de guerre, consultés à cet égard, avaient donné leur sanction au plan de la campagne en question, et que son opinion personnelle n'étant pas compétente sur ce terrain, il se contentait de la garder pour lui. La nôtre ne l'était pas non plus. Notre voix était trop faible pour se faire entendre là où on débattait alors toutes les conditions de cette grande expédition de Mingrélie et la direction qu'on devait lui donner. Quoique militaire, nous étions aussi réduits à gar-

der notre opinion pour nous. Mais nous reprîmes notre revanche dans la suite. Nous ne fûmes pas étonné quand le Croissant tomba du haut de Kars, et quand un long cri de douleur partit des bords du Bosphore et de ceux de la Tamise.

Il faut l'avouer, le monde britannique parut plus ému de cette nouvelle que ne le fut le monde ottoman. Intérêts à part, l'Angleterre était représentée à Kars par une douzaine d'officiers, d'interprètes et de médecins, et elle finit par croire de bonne foi qu'elle y avait envoyé une armée.

Le lion, blessé dans son orgueil, bondissait de colère et cherchait une victime plutôt que le coupable. Les gens intéressés l'encourageaient dans cette prédisposition, favorable pour leurs vues personnelles ; — de nombreuses voix s'élevaient pour récriminer les unes contre les autres ; et le pouvoir, bien instruit, ne crut pas nécessaire de déclarer la vérité. Les journaux, courtisans des abonnés ou mal instruits, embrouillaient la question en écrivant des balivernes ; l'esprit de parti ne cherchait qu'à se forger des armes ; le public excité, poussé à bout, trompé indignement pendant plusieurs mois, ne sait plus distinguer la vérité, même aujourd'hui où elle est visible pour quiconque ne ferme pas à dessein ses yeux.

Le gouvernement de S. M. Britannique eut enfin la main forcée et fit imprimer les actes et documents relatifs à la défense et à la capitulation de Kars. Ce recueil, publié au moment nécessaire, aurait épargné aux curieux beaucoup de chemin parcouru à la poursuite

de feux follets. Aujourd'hui le public ne revient qu'à regret de ses courses aventureuses, et parmi les hommes intelligens, aveuglés par la passion, l'intérêt, ou l'habitude une fois prise, personne ne veut être le premier à se rétracter, à avouer qu'il a eu tort, et qu'il a fait fausse route à la suite de quelques fourbes et de la foule des imbéciles.

En présence de la vérité écrite en caractère pyramidal, on se retranche dans le mensonge comme un renard dans sa tannière, et on ne veut plus en sortir. On connaît les noms des coupables et on se garde bien de les prononcer. Qui trompe-t-on dans cette comédie? Faut-il, à la fin, qu'un homme d'une autre nationalité ait le courage de combattre le mensonge, ou plutôt de lire à haute voix ce livre bleu, écrit en anglais et pour les Anglais surtout?

Étranger aux intérêts et aux passions qui ont choisi le terrain de Kars comme un commode champ de bataille, nous n'hésitons pas à dire à haute voix notre manière de penser.

Nous n'écrivons pas pour la circonstance. Occupés à mettre sur le papier l'histoire des campagnes d'Asie, nous en détachons quelques feuilles et quelques idées. Nous répétons ici ce que nous avons dit ailleurs et dans des rapports adressés à nos supérieurs. Nous nous répétons, parce que notre voix n'est pas assez forte pour se faire entendre partout; — mais la vérité, inaperçue d'abord, finit peu à peu par faire son chemin dans le monde, et nous croyons l'avoir avec nous.

L'armée, dans laquelle nous servons, a combattu

KARS

ET

LE GÉNÉRAL WILLIAMS.

KARS

ET

LE GÉNÉRAL WILLIAMS.

RÉPONSE AU LIVRE BLEU

PAR

S. de Zaklitschine.

44

IMPRIMÉ A MALTE.

1856.

223. a. 59.

Sultan, nous permettent de croire que ses services ont été importans et surtout bien rendus. L'armée ottomane a souvent senti la nécessité d'avoir recours à l'aide des alliés et, après le départ du colonel Dieu, le commissaire anglais fut le seul personnage qui pût la demander avec succès. Cette position exceptionnelle était, sans doute, une des causes qui faisaient que le colonel Simons de temps à autre présidait à l'exécution des mouvemens d'une troupe quelconque, gourmandait les Pachas, maltraitait les officiers peu dociles, et faisait récompenser ceux qui se soumettaient de bonne grâce à son autorité. Mais le pouvoir qu'il pouvait avoir, dans ses abus mêmes, était la conséquence de son influence personnelle près du généralissime ottoman, et de la bonne volonté de ce dernier à son égard. Le colonel Simons, placé en qualité de commissaire anglais auprès de Son Altesse, fut craint et respecté dans l'armée, seulement parce qu'il jouissait de la confiance d'Omer Pacha; s'il était obéi, s'il commandait, s'il menaçait, il le faisait avec l'approbation ou du moins au nom du Serdar.

La destination du lieutenant-colonel Williams fut l'armée turque d'Anatolie. Capitaine de l'armée anglaise, Monsieur Williams fut employé dans le temps, comme chef ou membre de la commission nommée pour la délimitation des frontières entre la Turquie et la Perse. Ses mérites personnels pouvaient y entrer pour quelque chose, mais la cause principale de cette nomination fut la protection de Sir Stratford Canning. Les travaux de ladite commission furent longs, mais, à ce qu'il

parait, importants. Après quelques années, le capitaine Williams parvint au grade de lieutenant-colonel, rang auquel sans doute il serait arrivé moins facilement dans le cours ordinaire de sa carrière d'officier.

Quant à la commission elle-même, depuis plusieurs années elle continue son action à Constantinople, et le principal objet de ses méditations est de dépenser 3,000 l. s. que le gouvernement met annuellement à sa disposition. On doit regretter que le mystère nécessaire dont elle est forcée d'entourer ses travaux, ne lui ait pas permis de donner quelque bonne carte du terrain qu'elle explore depuis tant d'années. Les généraux ottomans et alliés n'auraient pas été forcés d'avoir recours à de mauvaises cartes allemandes, pour suivre ou diriger les opérations des armées asiatiques.

Le gouvernement de la Reine était en droit d'espérer que les provinces d'Anatolie et le théâtre de la guerre étaient bien connus et duement examinés par le nouveau commissaire. Le lieutenant-colonel Williams, placé sous les ordres de lord Raglan, fut muni de larges pouvoirs de correspondance. Quant aux attributs de son action, ils étaient assez limités non seulement par les instructions de son chef, mais aussi par la nature de sa mission. Le ministère l'engage à entretenir des relations amicales avec les officiers de l'armée ottomane; lord Raglan recommande la même conduite vis-à-vis du commissaire français (qui ne devait pas arriver). Au reste, on fait voir au lieutenant-colonel que sa mission est une mission d'observateur, et comme tel, on attend de lui des rapports sur les généraux et l'état de

l'armée d'Anatolie. En partant pour Kars le commissaire anglais savait d'avance qu'il n'était destiné ni à diriger les troupes, ni à les commander.

Le pouvoir est donné rarement; le plus souvent on le prend. Mais si le pouvoir légalement exercé est responsable toujours, l'autorité autrement acquise entraîne une responsabilité terrible et méritée. Dans les armées bien organisées, c'est la cour martiale qui la qualifie, c'est le plomb qui punit, et il n'y a que le succès qui l'absolve.

Entraînés à la suite des élans du lieutenant-colonel Williams, nous serons obligés de le suivre un peu partout. Mais nous nous attacherons spécialement à l'observer sur le terrain de la stratégie, de la tactique, de ses dispositions, de ses idées, de ses actes et de ses prétentions militaires.

Avant de quitter Constantinople, le commissaire en question communique à lord Clarendon ses remarques sur la bataille qui a été livrée à Indji-déré, et il conclut en condamnant l'idée qui l'a amenée. La critique a été faite dans le moment où l'on manquait de détails sur ce fait d'armes. Le lieutenant-colonel Williams jugeait donc à peu près comme un aveugle juge des couleurs; mais bientôt il est heureux de pouvoir citer à l'appui de son intuition le rapport d'un officier américain, naturellement très distingué, puisqu'il confirme ses allégations.

Nous renvoyons le lieutenant-colonel Williams au peintre de Pinch et de Pecksniff, pour vider avec lui la discussion sur le mérite des officiers américains en

général. Quant à l'individu, cité ici comme pièce justificative, nous ne reconnaissons pas en lui une autorité compétente, et nous pourrions expliquer nos raisons en les appuyant sur des faits connus. Malheureusement nous nous occupons ici des événemens, et des hommes seulement autant qu'ils y entrent pour quelque chose du moins.

Quant à la décision du lieutenant-colonel, nous en appellerons aussi. Nous lui donnerons des motifs, qu'il trouvera peut-être mauvais, mais du moins il ne pourra pas recuser l'excellence d'une maxime qui est tirée de l'Ecriture Sainte : « Ne jugez pas témérairement » surtout si vous êtes dans une position officielle.

Nous ne ferons pas ici la description de la bataille d'Indji-déré. Les curieux pourront la lire dans un livre qui va bientôt paraître. Nous nous contentons de dire ici :

Que la bataille fut mal préparée, le camp de l'armée turque mal choisi, les marches-manœuvres misérablement exécutées, l'aile droite si adroitement disposée, qu'elle ne pouvait qu'être battue, qu'il n'y avait ni unité, ni ensemble dans l'action, que personne n'a commandé et que chacun s'est battu où il voulait et quand il l'a trouvé bon.

Que malgré toutes ces bévues, réparées par la tenacité de l'infanterie turque et la bravoure de quelques officiers, la bataille eût été gagnée par les Ottomans sans la poltronnerie de leur cavalerie et la disposition fatale de l'aile droite.

Quant à l'idée qui amena la bataille, elle fut bonne et saine.

1° Parce qu'on doit toujours attaquer l'ennemi sur le point principal, si on a la chance de le battre. L'armée turque avait cette chance. Concentrée toute entière sur le champ de bataille, elle pouvait être de 10,000 hommes plus nombreuse que celle des Russes.

2° L'armée russe, acculée à une rivière, courait le risque d'être anéantie, si elle était forcée de se retirer. Les Turcs comptaient alors 10,000 cavaliers dans leurs rangs, plus formidables dans la poursuite d'un ennemi vaincu que la cavalerie des alliés à la Tchernaia.

3° C'est en menaçant sérieusement et, encore mieux, en battant les Russes entre Kars et Gumri, qu'on pouvait les obliger à évacuer le Pachalik de Bayazid. Envoyer dans ce but un détachement directement vers Bayazid, n'aurait été qu'un non-sens complet.

4° Parce qu'on pouvait supposer que d'un jour à l'autre la division russe de Bayazid rejoindrait le corps principal et que l'ennemi prendrait l'offensive. En le prévenant à temps, on combattait contre 23,000 Russes, au lieu d'en combattre 30,000 plus tard.

5° Parce qu'enfin le terrain, dont on se disputait la possession, nourrissait de ses fourrages les chevaux des armées, et les armées elles-mêmes de son blé.

Nous laisserons là la bataille d'Indji-déré. Nous avons lu les récits faits par des diplomates en vacance et par les commis voyageurs des journaux. Nous discuterons les raisonnemens des premiers, quand ils ne seront pas habillés à la mousquetaire. Quant aux autres, comme

ils sont cités par l'ambassadeur dans ses dépêches, nous rappellerons à Son Excellence la grande différence qui existe entre les correspondances de ces messieurs qui allaient aux diners de l'ambassade, et celles des autres qui n'y étaient pas invités. Or, un bon diner est plus apprécié aux confins de l'Asie que dans la capitale de l'Empire ottoman.

Les rapports du lieutenant-colonel Williams sur la bataille d'Indji-déré témoignent, sinon de sa crédulité, du moins de ses dispositions préméditées de blâmer tout ce qui s'était fait en Anatolie jusqu'au jour de son arrivée. Ils ne parlent pas en faveur de son jugement calme et froid, ni de son coup-d'œil comme homme de guerre, ni de son impartialité comme critique.

Le lieutenant-colonel Williams passe par Trébisonde, s'arrête quelque temps à Erzeroum et arrive à Kars. Il se trouve bientôt en relations directes avec les autorités civiles et militaires des Ottomans, et sa correspondance n'est qu'un long acte d'accusation dirigée contre la plupart des individus avec lesquels il avait à faire. Après avoir examiné les documens, nous croyons pouvoir affirmer que les torts n'étaient pas d'un seul côté.

L'intervention active des puissances alliées fut amenée par le désir et la nécessité de conserver intactes l'intégrité de l'Empire ottoman et l'autorité du Sultan. En dépensant des millions et versant des torrents de sang, la France et l'Angleterre ont sans doute acquis le droit de faire des représentations au Gouvernement du Sultan, donner des avis, signaler les abus, demander des récompenses ou des punitions, — insister, en un

mot, sur les mesures qui pourraient coopérer à l'accomplissement du but commun.

La Turquie a depuis longtemps compris cette situation et elle a accepté ses conséquences. Les ordres de Sa Majesté le Sultan à ce sujet ont dû être bien précis, puisque l'expérience des faits l'atteste. Le privilège des remontrances n'était pas négligé par les puissances, et presque toujours il était suivi d'effet. Une des premières conditions de l'existence et de la durée des Ministères turcs, était leur bonne volonté de marcher d'accord avec les représentans de l'occident, et on ne peut que louer la patience, la condescendence, l'intelligence et l'adresse des hommes d'État qui, pour éviter tout prétexte de désunion, sacrifiaient souvent leurs habitudes, leurs convictions et leurs sympathies, et mettaient de côté toute tendance isolée pour ne pas sortir de la grande route tracée par le programme de l'alliance.

Mais, si la bonne volonté du gouvernement ottoman était manifeste, il était du devoir des alliés de ne pas en abuser. Le gouvernement turc, par une exception rare dans notre siècle, est plus éclairé que son peuple. Son autorité, émanée de la volonté du Padichah, est toute puissante dans le pays, et reconnue sans opposition par les agens subalternes. Pour ne pas blesser les susceptibilités nationales et les préjugés réligieux, pour ne pas donner des prétextes à des ennemis vigilants, il aurait fallu en finir, entre les quatre murailles du cabinet des ministres, avec les demandes, les discussions, les tiraillemens, si malheureusement ils devaient avoir lieu. Les puissances alliées n'avaient plus besoin de montrer au

grand jour leur influence toute puissante ; — le peuple turc la connaît et la croit méritée ; mais la bonne politique défendait les bravades inutiles. Après la guerre devait arriver la paix, et une réaction immédiate contre une pression trop forte et trop violente.

Nous n'avons pas pris à cœur de défendre à outrance les fonctionnaires ottomans ; nous n'y trouvons aucun intérêt et peu de sympaties personnelles ; aucun d'eux ne nous a jamais accordé des faveurs, et le plus souvent on nous a refusé justice. Nous voulons supposer que le général Williams avait raison de se plaindre, et que ceux qu'il accusait, avaient commis des fautes et des abus.

Mais même, si toutes ces suppositions étaient des réalités, sa conduite nous semblerait encore compromettante, injuste et insultante.

Simple lieutenant-colonel, voire même brêveté de Sa Majesté, il menace au nom de la Reine et parle aux employés et aux sujets du Sultan de la satisfaction ou du mécontentement du gouvernement anglais. Lord Clarendon se laisse entraîner sur le même terrain, et il passe sur cette violation des formes et des égards dus au Souverain d'un pays ami et allié. Nous croyons que toutes les coutumes et toutes les traditions prescrivaient au ministère anglais de communiquer sa bonne ou sa mauvaise humeur, par l'entremise de son ambassadeur, au ministre des affaires étrangères du Sultan ; et que c'était seulement à ce fonctionnaire à juger de l'opportunité de cette manifestation étrangère.

Nous avons d'autant plus droit de nous en étonner, que cet oubli des convenances n'a eu lieu que sur le

théâtre d'action du général Williams. Les conséquences de ce système, ou plutôt de ce manque de politique, se sont fait sentir en temps et lieux ; — et dans les manifestes incendiaires du général Mouravieff adressés aux Musulmans de la Turquie, l'adroit Russe montre au doigt le mépris de l'autorité du Sultan par des alliés, l'abaissement de l'Empire et de la religion du Prophète.

Les abus qui ont pu être commis par les employés ottomans à Kars, nous feraient comprendre l'indignation du commissaire anglais et l'acharnement avec lequel il demande leur punition. Malheureusement, pour les hommes sans passion, il est facile de voir les questions d'amour-propre et de personnalité qui percent à travers l'enthousiasme pour le bien public. Les individus, coupables dans le commencement, n'ont qu'à baisser le cou et ramper à plat ventre devant le colonel Williams, et bientôt ils trouvent grâce à ses yeux; accusés de vol et de lâcheté, ils deviennent, sinon purs comme des colombes et blancs comme neige, du moins dignes de ménagement, d'intérêt et même de protection. Vis-à-vis d'eux le colonel revient sur ses premiers rapports, reconnaît leur mérite, leur témoigne sa satisfaction et celle de son gouvernement.

L'obéissance aveugle et l'enthousiasme pour l'activité et les talens du commissaire délégué par la Providence et par le gouvernement anglais, devient la première vertu des Pachas et des officiers de l'armée d'Anatolie. Les individus qui se sont distingués sous ce rapport, sont recommandés, récompensés, défendus malgré tout et contre tous; on les lave, décrotte, regratte, blanchit,

ou plutôt, ils rajeunissent et font peau neuve, comme si la grâce venait de toucher ses adeptes convertis par la parole, l'exemple et l'ascendant de l'Apôtre. Mais malheur à ceux qui osent lever la tête ! — Pour ceux-là il n'y a point de salut : ce sont des intrigans, des ivrognes, des débauchés endurcis dans le péché ; ils menacent l'armée dans son existence même. Des dépêches sur dépêches sont expédiées pour les écraser ; déjà éloignés de Kars, ils sont encore l'objet de l'animosité du colonel Williams, parce qu'ils ont osé élever des fortifications à son insu, parce qu'ils se sont permis de prendre au sérieux leur position d'officiers-généraux ; parce que l'un d'eux a dit qu'il agirait selon les instructions qu'il avait reçues de son chef, et qu'un autre avait expédié des troupes contre l'insurrection menaçante du Kurdistan, sans avoir attendu l'approbation du commissaire.

Si le colonel Williams avait été commissaire près de l'armée française, ou même à la place de M. Simons près du Serdar Ottoman, et si, dans ces postes, tout à fait pareils, sinon supérieurs au sien, il eût osé afficher de pareilles prétentions et adopter le ton qu'il prenait impunément à Kars, que croit-il qu'on lui aurait répondu ? Il est convaincu lui-même, comme nous le sommes, qu'on l'aurait fait reconduire hors du camp par quatre hommes et un caporal, et son gouvernement n'aurait pu rien trouver à y redire.

L'attestat signé par le Medjlis d'Erzeroum et cité comme document contre Shukri Pacha et Hussein Pacha, est le *nec plus ultra* de cette comédie burlesque. Le général Williams pourra-t-il nous affirmer sur sa parole d'offi-

cier anglais, que tous ces dignitaires qui condamnent Shukri et Hussein pour ivrognerie et débauche, ne soient pas livrés corps et âme à ces mêmes vices; qu'ils ne se moquent pas de ce qu'ils appellent moralité et vertu, et qu'ils ne valaient pas autant que les hommes, contre lesquels ils venaient de témoigner, puisant leur courage et leur conviction dans l'attitude de Vassif Pacha.

Le colonel Williams écrit à plusieures reprises que presque tous les généraux et officiers supérieurs sont des voleurs et des ivrognes. Dans sa lettre du 2 mai, adressée à Vassif Pacha, il dit que: « le conseil militaire « d'Erzeroum n'est pas capable de s'occuper d'affaires; « il rit et fume pendant que l'armée souffre. » — Et cependant, quaud ses propres intérêts l'exigent, ces mêmes ivrognes, voleurs, paresseux et insoucians, il les appelle à son aide et les cite comme une autorité. Aussi c'est avec un vrai plaisir que nous avons vu le ministère turc rejeter tout ce fatras de papiers extorqué par l'intimidation, répondre que toutes ces misérables querelles n'étaient que des questions personnelles, et que les Pachas n'étaient pas coupables d'indiscipline et du crime de lèse-Majesté, puisque le général Williams n'était pas général en chef de l'armée d'Anatolie.

Que l'on fasse pendre tous les coquins, et nous applaudirons de tout notre cœur à cette mesure, tout en nous demandant ce que deviendra le genre humain. Que Shukri et Hussein soient d'honnêtes gens, nous ne pouvons le garantir, parce que nous ne les avons jamais vus. Mais nous sommes convaincus que le même conseil

d'Erzeroum, qui les a accusés, leur donnerait aujourd'hui un attestat de bonne conduite, et que ce n'est pas à cause de leur peu de moralité qu'ils ont démérité près du commissaire de S. M. Britannique.

Si, en revanche, nous voulions voir le dessous des cartes, et prendre corps à corps et un à un les individus favorisés par le général Williams, dans quelle triste galerie faudrait-il conduire nos lecteurs! — A l'exception du général Kmety, homme trop connu par son honnêteté et sa bravoure, l'homme qui, secouru par la conduite héroïque de Hussein Pacha, * cet espoir futur des armées ottomanes, a pu sauver au moins l'honneur de ceux que le général Williams a envoyés à l'esclavage, — à l'exception du général Kméty, les autres protégés du général Williams, le plus souvent, n'éveillent en nous que pitié.

L'un d'eux, mis toujours en avant, et de simple officier qu'il était proposé et promu à un rang très élèvé, passa toute la bataille d'Indji-déré caché dans un fossé, fait connu par tous ses camarades et toute l'armée.

Hâtons-nous de détourner nos yeux de ce spectacle. Si nous voulions tirer du fond du sac toutes les jongleries avec lesquelles on en impose à lord Clarendon et au public anglais, elles feraient pouffer de rire tous les ânes et tous les moutons qui paissent depuis Kars jusqu'à la Tamise. Ce serait un triste recueil, mais il ferait voir comment on écrit l'histoire, sur quelles données une grande nation fonde ses décisions suprêmes, et comment on par-

* C'est un autre Hussein Pascha, aujourd hui général de division d'Infanterie.

vient à se faire un nom en Europe en plein XIXe siècle.

Le général Williams parle dans sa correspondance de la réorganisation complète de l'armée turque d'Anatolie; il demande à être muni de pleins pouvoirs à cet effet. Le soldat turc était le meilleur soldat du monde, quand il marchait entraîné par le fanatisme, le mépris et la haine des infidèles. Aujourd'hui ces mobiles puissans ont perdu de leur énergie, et l'Europe chrétienne voudrait plutôt les voir complètement effacés que de les voir revivre.

Il faut donc remplacer les ressorts usés, cassés et hors d'usage par d'autres ressorts neufs et sûrs, si l'on veut que la machine fonctionne. Voudra-t-on avoir recours aux mobiles dominant dans les armées d'Europe? Mais où pourra-t-on les chercher, sinon les trouver, quand on aura tué tout sentiment de dignité et d'honneur chez les supérieurs; lancé comme des bêtes fauves les uns contre les autres, par l'appat des récompenses, et joué avec eux au système ignoble de la bascule, jusqu'à ce qu'on puisse les museler et leur mettre le carcan au cou. Où pourra-t-on trouver ces nouveaux mobiles, quand on aura ébranlé la grande vertu des Ottomans, ou du moins un des liens qui retiennent leur Empire, c'est-à-dire le respect pour le pouvoir?

On nous répondra peut-être qu'à la veille des catastrophes et des batailles, au milieu des circonstances exceptionnelles et sous la menace du danger, on n'avait pas le temps de penser à la théorie du *licitum et non licitum*. Qu'il s'agissait de parer les coups de tonnerre d'une tempête qui grondait de près, et que tous les moyens étaient bons, s'ils contribuaient à assurer au

général Williams une autorité illimitée, et par conséquent la chance de sauver l'armée turque d'Anatolie.

Si nous avions assez de loisir, nous pourrions d'un coup de balai enlever cette toile d'araignée des raisonnemens, qui excusent les moyens par le but ou le succès. Mais nous voulons venir aux faits, et nous avons hâte d'arriver aux conséquences.

Le général Williams réussit à concentrer entre ses mains un pouvoir discrétionnaire, et il se promène à Kars le fouet à la main comme au milieu de nègres blancs. Mais il se trompe encore quand il soutient dans sa correspondance que ce pouvoir il l'a pris sans être aidé par personne, qu'il l'a enlevé par son seul ascendant personnel.

Pour enthousiasmer le public, de prime abord le général s'enthousiasme lui-même pour sa personne, ses travaux et ses œuvres, comme tout bon acteur qui veut entraîner le parterre, commence par oublier les planches, lui le premier, et perd de vue que ce n'est qu'un rôle qu'il joue. Mais le dernier acte fini, la toile baissée et les quinquets éteints, Orosmane ou Tancrède retourne chez lui le parapluie à la main, et le monde l'appelle par son nom de baptême ou de famille.

Si le colonel Williams était non seulement commissaire de l'Angleterre, mais commissaire des cinq parties du monde, encore il ne ferait pas marcher une escouade turque sans l'ordre du caporal qui la commande. En Crimée, sur la terre étrangère, admirant sur la foi des autres ce qu'ils ne connaissaient pas par eux-mêmes, perdus au milieu d'une grande armée qui les nourris-

sait, les quelques milliers de Turcs pouvaient faire les porte-faix et étriller les chevaux des alliés. En Anatolie, où ils se voyaient seuls et sentaient leur propre terrain sous les pieds, les choses se seraient passées bien autrement.

Le soldat Turc obéit aux officiers Européens et il les aime, il oublie leur religion quand ils le conduisent au feu. Mais il leur est soumis seulement, s'ils le commandent de la part du Padichah et avec l'autorisation du gouvernement. Les Pachas et les officiers, plus susceptibles et plus jaloux de leurs prérogatives, sont aussi plus intelligents et plus craintifs vis-à-vis de l'autorité. Pour eux Constantinople c'est l'Olympe, d'où arrivent les ordres et d'où émane tout pouvoir ;—ce n'est qu'avec celui consacré dans la capitale, qu'on peut jouir de quelque influence près d'eux.

L'autorité du colonel Williams est devenue grande et sans opposition, parce qu'à l'armée de Kars on savait que le Sultan est l'allié de l'Angleterre, que la parole de l'Ambassadeur de cette puissance est d'un poids immense, que sur ses représentations on est récompensé ou puni.

Parce que, pendant que le général Williams écrivait ses 50 ou 150 dépêches, l'ambassadeur et le ministère les communiquaient à la Porte, l'interprète anglais, sans perdre un moment, demandait une réponse, exigeait l'éloignement des désobéissans et la récompense des dociles.

Parce que des Pachas ont été renvoyés de Kars ou avancés en rang; parce que lord Redcliffe réussit à avoir

pour le général Williams le Firman de général de division.

Sans cet appui énergique, les Turcs de Kars (comme on l'a vu dans le commencement) n'auraient eu d'égard ni pour l'esprit élevé, ni pour les connaissances du général Williams, ni même pour son uniforme rouge; — et le lieutenant Teesdale n'aurait pas visité les établissemens militaires accompagné (comme il l'écrit) par le général commandant et les autres généraux ottomans.

L'appui de Constantinople, que le lieutenant-colonel Williams veut faire oublier aux autres en l'oubliant lui-même, était la base sans laquelle sa belle contenance n'aurait pas manqué de crouler. Kérim Pacha, en lui obéissant, demande qu'est-ce qu'on en dira à Constantinople. Shukri et Hussein y régardent tout en lui cherchant querelle et ils succombent bientôt. Le bonhomme Wassif met son bâton de maréchal entre les mains du commissaire, se contente d'être son premier lieutenant, toujours sous l'impression des instructions du ministre de la guerre, des recommandations de l'ambassadeur et du sort de ses prédécesseurs.

Depuis le grade de capitaine jusqu'à celui de général major, tout ces grades le général Williams les a gagnés en Turquie, s'il ne les a pas conquis à la pointe de son épée. Il devrait, par conséquent, connaître bien le terrain sur lequel il a eu l'heureuse chance d'agir. Souvent il en appelle à ses connaissances du pays; — cependant, par une faiblesse inexplicable chez un homme de son âge, il oublie son expérience pour pouvoir se vouer au culte exclusif et idolâtre de sa personne, — comme

l'équipage qui jette les marchandises à la mer et charge le vaisseau de liqueurs fortes, pour pouvoir se griser à son aise pendant la traversée.

Mais le temps des notes et de la polémique s'enfuit et le moment de l'action s'approche. C'est sur cette pierre de touche que nous allons essayer la trempe de son esprit, la justesse de son coup-d'œil, l'éclat de son mérite, la profondeur de ses talents ou la superficie de ses idées.

Les grands noms ne se font qu'en Orient, a dit Napoléon Ier. Impatients de voir cette prophétie réalisée, et tout prêts à admirer l'homme du génie aux prises avec l'adversité, nous remercierons la Providence si notre conscience nous permet de conserver au général la couronne de laurier qu'il a tressée de ses propres mains.

Le général Williams arrive à Kars le 24 du mois de septembre, environ sept semaines après la bataille de Kuruk-déré. Il y trouva 15,000 fantassins, 2,000 cavaliers, 14 batteries attelées et 800 soldats irréguliers à cheval.

L'air des soldats était martial et leurs fusils en bon état. Le gouvernement leur devait 15 ou 18 mois de solde et le vêtement par dessus le marché. Mais le moral des troupes était bon, et le commissaire est forcé de l'avouer. Nous compléterons le rapport du lieutenant-colonel Williams en disant que les soldats de l'armée de Kars pouvaient être comptés parmi les meilleurs de la Turquie. Les chasseurs et les régimens d'infanterie Arabe étaient de vrais héros, comme ils l'ont prouvé en renversant l'infanterie russe à Kuruk-déré, et chargeant

au pas de course les dragons ennemis. L'armée entière, depuis deux ans en face de l'ennemi, était rompue aux fatigues, habituée à combattre les Russes corps à corps et en champ ouvert. Nous n'en excepterons que la cavalerie, manœuvrant assez bien, mais mal montée, misérablement armée et sans confiance dans l'arme qu'elle portait et qu'elle ne savait pas manier. Au reste, presque dans toute l'armée ottomane, la cavalerie était la même, — c'est-à-dire, qu'elle valait peu de chose ou rien.

600 à 700 malades se trouvaient dans les hôpitaux de Kars et ils jouissaient de tout le comfort auquel on pouvait prétendre dans ces pays lointains. Les lits étaient propres, la nourriture saine et suffisante, les médicamens rares et par conséquent employés avec parcimonie. — Ce qui n'est peut-être pas le plus mauvais moyen de guérir les soldats malades.

Nous voyons par ce tableau, peint par le lieutenant-colonel Williams lui-même, que l'armée de Kars n'était pas dans la misère et l'abandon. Le soldat était excellent, les fortifications bonnes, l'ennemi assez loin, sans moyen et sans force pour passer à l'offensive. La saison avancée était déjà suffisante pour arrêter toute tentative pareille de sa part.

Cependant depuis son arrivée à Kars et même auparavant encore, le lieutenant-colonel Williams se prétend envoyé par la Providence et par le ministère de Sa Majesté pour sauver l'armée d'Anatolie. Occupé, à ce qu'il dit, jour et nuit, il trouve des momens libres pour le répéter à ses amis et à des employés dans les quatre

parties du monde. Nous-mêmes nous avons eu occasion de voir des lettres pareilles, et la crédulité du monde était si grande, l'écho des prétentions du commissaire était si retentissant, sa conviction paraissait si sincère, qu'il nous a été impossible de prouver à ses correspondants que l'état des choses de l'armée de Kars n'était pas si déplorablement triste.

L'imagination, cette folle de la maison, qui devient folle à lier quand on la nourrit de hachich et abreuve des vapeurs de l'amour-propre, a contre toute attente bien servi le lieutenant-colonel Williams. Le monde a fini par croire que, si dans l'avenir, l'armée turque de Kars existe encore, elle le doit seulement aux efforts persévérans du commissaire.

Jusqu'au mois de juin 1855, l'armée d'Anatolie n'était nullement menacée ;—personne, par conséquent, n'était en droit de dire que peut-être il réussirait à la sauver.

Les correspondances officielles ont cela de gênant et d'incommode pour les rédacteurs, que tout en les remplissant selon leurs vues, ces Messieurs sont obligés à la fin de préciser les dates, de donner les chiffres et les faits. Dans les rapports adressés à ses supérieurs, le commissaire, tout en se réservant le rôle de sauveur, est obligé d'avouer qu'il ne sauve l'armée que des coups et des attaques de ses chefs. L'ennemi n'étant pas dans le voisinage, on ne pouvait pas le mettre encore sur le tapis.

Nous revenons encore sur ce que nous avons dit antérieurement dans cet écrit. Nous ne voulons pas nous porter garants de l'intégrité des employés Ottomans,

accusés par le lieutenant-colonel Williams, ou par qui que ce soit. Tels qu'ils sont, ils n'ont pas besoin de notre défense; — l'opinion du public européen leur est assez indifférente, — et si leur gouvernement les emploie, il paraît qu'ils ne sont pas mauvais, ou du moins qu'on ne peut pas en trouver de meilleurs. Les dissensions entre eux sont comme les discussions de Sganarelle et de sa femme. Ils se cassent le bâton sur le dos, mais si quelqu'un vient se mêler de cette querelle de ménage, les deux partis tombent à coups redoublés sur l'intrus. En cela, nous trouvons qu'ils ont parfaitement raison.

Le lieutenant-colonel Williams prétend que Zarif Mustafa Pacha n'ayant que 18,500 hommes sous ses ordres, tirait du trésor les rations et la solde pour 27,000 soldats.

Le Conseil Suprême de Constantinople, après plusieurs mois passés à examiner les charges portées contre l'ancien Muchir, trouve que Zarif Pacha est innocent et lui permet d'aller faire ce que bon lui semble.

Nous prions donc le lecteur de nous souffler dans l'oreille qui des deux, du lieutenant-colonel Williams ou de Conseil Suprême, a raison? Pourrons-nous pencher pour le commissaire, si l'autorité officielle dit le contraire? A Dieu ne plaise que nous commettions une pareille énormité.

De l'autre côté, on pourrait nous reprocher que, si nous acceptons comme juste la décision du Conseil, les assertions du lieutenant-colonel Williams deviennent fausses, et que selon l'article tel et tel du Code

Pénal, le colonel serait coupable de calomnie et de fausse accusation, ce qui est pire encore.

Sans tirer des conclusions aussi indécentes, nous voulons constater seulement, comme déduction logique, que si Zarif Mustafa Pacha était honnête, il donnait en entier ce que le gouvernement destinait au soldat; — si la probité du Muchir n'était pas complète, il pouvait très bien se contenter de 9,000 rations et soldes, qu'il faisait passer à son profit sans toucher à la propriété des soldats présents sous les armes.

Cette conclusion, qui pourra paraître hasardée, est cependant juste et réelle. Pendant toute la durée du commandement de Zarif Pacha, le soldat était bien nourri et il le devait aux soins du Muchir, — dont la sollicitude allait si loin à cet égard, que le premier il a commandé des officiers de son État-major Européen pour surveiller les boulangeries et présider à la distribution des vivres.

Le lieutenant-colonel Williams, qui a trouvé les hôpitaux très peu remplis et en bon état, répète à plusieures reprises qu'avant son arrivée à Kars, 18,000 soldats y sont morts de maladie et de misère.

Le public et le ministère peuvent croire, après la lecture de ces dépêches à double entente, que cette mortalité a eu lieu immédiatement avant l'arrivée du lieutenant-colonel, ou du moins sous le règne de son prédécesseur. Supposant que le commissaire n'avait pas le temps de compléter ses données, nous tâcherons de le faire pour lui.

Cette misère et cette mortalité ont eu lieu dans la

première campagne, quand l'armée était sous les ordres d'Ahmet Pacha. Le lieutenant-colonel n'a pas eu le triste honneur de remédier à ce mal, puisque ce mal n'existait pas déjà six ou sept mois avant son arrivée.

Toutefois, pour rendre à César ce qui est à César, nous devons, obéissant à un sentiment de justice, reconnaître que le commissaire pensait au bien-être du soldat, et nous voulons croire qu'il a fait beaucoup pour lui; — il a pu épargner au gouvernement des sommes considérables, et nous aurions voulu qu'il eût pu veiller entièrement à l'achat et à la fourniture des subsistances pour l'armée. Son contrôle était nécessaire et devait avoir de bons résultats.

Energique dans sa correspondance et infatigable dans ses demandes, bientôt il aurait fini par exiger l'envoi de ce feu Grégeois, qui défendit Constantinople contre les Arabes, et par accuser le ministre de la guerre de ne pas l'avoir fourni. S'il avait eu plus de calme, s'il avait réfléchi à l'état de la Turquie et à tout ce qui s'est passé ailleurs depuis l'ouverture des hostilités, il aurait été moins injuste dans ses récriminations contre les autorités de la Capitale.

En Crimée, les alliés campaient sur le bord de la mer; ils avaient à leur disposition les denrées des pays les plus riches du monde, d'immenses flottes à vapeur, et des millions toujours prêts. Mais, comme s'est exprimé un ministre anglais, on avait 3,006 milles à faire pour porter ce qui était nécessaire à Sébastopol; — les 3,000 milles ont été faits; mais les 6 derniers étaient les plus difficiles.

A cause de ces 6 derniers milles, l'armée anglaise mourait littéralement de faim et de misère. Au milieu du plus rude hiver, les soldats marchaient sans manteau et pieds nus, — tandis qu'à deux heures de distance, des approvisionnemens immenses pourrissaient dans des milliers de bateaux, ou que des navires chargés de vêtemens retournaient à Constantinople sans avoir pu rencontrer à Balaklava des employés, qui se seraient chargés de les recevoir.

Nous n'appuyons pas sur d'autres détails, parce qu'ils sont trop bien connus.

Moins heureuse que ses alliés, dont les armées furent concentrées sur un seul point, la Turquie avait à tenir sur pied: l'armée du Danube, l'armée de Crimée, les troupes du littoral d'Asie et enfin l'armée d'Anatolie. Pour satisfaire à toutes ces exigences, les Ottomans possédaient des ressources fort restreintes, des moyens comparativement fort petits, et avaient des difficultés beaucoup plus grandes à vaincre. Ils manquaient de bateaux à vapeur, le trésor était souvent vide, dans le voisinage des armées le pays épuisé par une année et demie de guerre, les routes détestables, et surtout les distances énormes. De Balaklava à Sébastopol on n'avait que six milles à parcourir; de Trébisonde à Kars on compte 450 kilomètres d'un chemin toujours mauvais, impraticable pendant la mauvaise saison.

Le général Williams trouva l'armée ottomane concentrée à Kars et dans les environs de cette ville. La triste expérience des deux campagnes précédentes, la connaissance du pays qu'il avait parcouru pendant de

longues années, et l'âpre désir de changemens dans tout ce qui touchait à l'armée d'Anatolie, pouvait faire espérer que le commissaire anglais, en réfléchissant aux mécomptes et défaites essuyés, s'apercevrait du mauvais choix des positions, auxquelles l'armée turque se voyait rivée depuis le commencement de la guerre.

Malgré la profonde répulsion que nous ressentons à revenir sur les vérités que nous avons soutenues depuis trois années, nous voyons la nécessité de reprendre ici cette tâche insipide, et d'examiner le théâtre de la guerre sur les frontières d'Anatolie.

Si de Tiflis, pris comme point de centre, avec un rayon de 100 kilomètres à peu près, nous traçons un arc en l'appuyant à la crête du Caucase, la circonférence de cet arc touchera dans la suite les points d'Akhaltsik, de Gumri et les bords du lac Zevang. Les rameaux puissans, jetés par le Caucase comme les cordes de cet arc, liant entre eux les points désignés, élèvent du côté de l'Anatolie les remparts naturels d'une citadelle russe dans ses possessions transcaucasiennes.

Ce système de montagnes, connu sous le nom de la chaîne d'Allaghez, se dirige du Nord au Sud des environs d'Akhaltsik vers Gumri, et se brise ici sous un angle presque droit pour aller rejoindre les bords du lac Zevang, et se perdre ensuite dans les pleines d'Arax et du Kour inférieur.

Entre Batoum et Saint Nicolas, sur les bords de la mer Noire, commencent à s'élever les contreforts des montagnes qui, mieux dessinés dans leur développement

vers le Sud prennent le nom générique de la chaîne d'Arménie.

L'arrête de ces montagnes est presque parallèle dans son cours à la chaîne d'Allaghez, passe entre Olti et Erzeroum d'un côté, Ardagan et Kars de l'autre. A la hauteur de Kaghizman et de Toprak-Kalé elle commence à changer de direction, cotoie le cours de l'Arax, et sert de frontière entre le Pachalık de Bayazid et les possessions de la Russie.

Les deux chaînes de montagnes dont nous parlons, c'est-à-dire, la chaîne d'Allaghez et celle de l'Arménie, sont séparées l'une de l'autre par une distance qui varie de 80 à 120 kilomètres. Le pays situé dans cet intervalle se compose de l'ancien Pachalik d'Akhaltsik, d'une partie de l'Arménie (possessions actuelles russes) et enfin du Pachalik de Kars, pris entre ces deux provinces comme entre l'enclume et le marteau.

En suivant de l'œil les contours de ces deux chaînes, tout observateur qui a l'habitude de réfléchir s'apercevra, sans trop d'efforts, que l'Arménie russe et le Pachalik de Bayazid n'ont pu servir de théâtre pour des opérations décisives. En s'y dirigeant, les Ottomans se seraient éloignés encore plus de la mer, de leur base d'opérations et de leur dépôts; ils se seraient engagés sur un terrain isolé, communiquant avec Erzeroum par des routes mauvaises, ou plutôt des sentiers, et laissaient le cœur de leurs possessions sous les coups iminens de l'invasion ennemie. Dans l'hypothèse la plus heureuse, ils arrivaient à des passages de l'Allaghez aussi difficiles ici que partout ailleurs; — dans le cours ordi-

naire des choses, ils exposaient leurs lignes de communications et marchaient, en cas d'échec, à une destruction inévitable.

De même, l'idée d'une opération sérieuse des Russes à travers le Pachalik de Bayazid sur Erzeroum, ne pouvait trouver de place que dans des cerveaux malades. Erivan n'est ni une position importante, ni une place assez solide pour devenir la base des opérations principales. L'invasion russe, même après avoir réussi à s'emparer du Pachalik de Bayazid, se serait trouvée arrêtée par des montagnes et des défilés, faciles à défendre avec quelques pièces de canon; — et pendant qu'elle se serait débattue contre les difficultés du terrain et les inconvénients d'une opération excentrique, elle laissait à découvert son front depuis Akhaltsik jusqu'à Gumri, et par conséquent la Géorgie.

Comme nous l'avons dit, il a été facile de prévoir que sur la droite des possessions Turques d'Anatolie les entreprises des deux parties militantes seraient nécessairement bornées; qu'elles ne pourraient avoir pour but que l'occupation passagère du pays, pour profiter de ses ressources; qu'elles ne sauraient être que des diversions sans importance, sans influence réelle sur les opérations décisives. Pour les armées d'Anatolie, la partie sérieuse de la guerre devait être jouée sur l'échiquier dessiné, d'un côté, entre Kars et les montagnes vers Batoum, de l'autre entre Gumri et Akhaltsik.

Tout officier ou même tout homme étranger à la science de la guerre, qui, après avoir regardé la carte, n'est pas parvenu seul à cette conclusion naturelle,

pour sûr, il n'est pas arrivé non plus à comprendre le haut problème que deux et deux font quatre, ou que la plus courte distance entre deux points est la ligne droite par excellence.

La partie de la chaîne d'Allaghez, prise entre Gumri et Akhaltsik, est longue de 150 kilomètres à peu près. Quatre routes, tracées dans quatre défilés, conduisent du côté d'Anatolie vers Tiflis et *vice versa*. Ce sont:

1° Le passage de Bekan, masqué par les remparts de Gumri.

2° Celui d'Ellodora, à peu de distance de cette forteresse, et dans le rayon de son action.

3° Le défilé de Tsalki, à moitié chemin entre Gumri et Akhaltsik.

4° Le défilé de Bordjom, dont le fort d'Akhaltsik doit garder les approches.

Cette ligne, forte en elle-même, est appuyée sur ses deux ailes par les deux forteresses; mais la résistance qu'elle peut présenter n'est pas partout la même.

Les passages de Bekan et d'Ellodora étaient plus à l'abri des tentatives des Ottomans, à cause du voisinage de Gumri, forteresse élevée par les Russes sur un point choisi au milieu des marais, et bâtie selon les règles de la science moderne.

Le défilé de Tsalki n'était pas défendu par des travaux d'art. — Quant à la route de Bordjom, elle était ouverte aussi. La forteresse d'Akhaltsik, que la Russie a trouvée toute prête, peut-être tournée, masquée ou laissée de côté. Ce fort, vieille possession des Turcs, est mal situé sous le point de vue tactique et dominé de trois

côtés par des hauteurs voisines. Quant à ses fortifications, elles sont mal tracées, comme celles de toutes les mastures asiatiques, et encore plus mal entretenues. La garnison ordinaire était entre deux et trois mille hommes, la population de la ville et des environs, en grande partie musulmane.

Quatre routes traversent le Soghanly Dagh. Deux d'entre ellés se dirigent de Kars à Erzeroum; une à travers le défilé de Milli-Dur, l'autre à travers celui de Bardos. La troisième route conduit de Kars, la quatrième d'Ardagan sur Olti. Tous ces défilés, voisins les uns des autres, sont seuls accessibles pour une armée. Malheureusement aucun ouvrage de fortification n'a été élevé pour en défendre l'accès, parce que, depuis le commencement de la guerre, on a admis comme principe que la position de Kars couvre suffisamment les frontières d'Anatolie. Tâchons de voir si on a eu raison de le faire.

Si l'armée ottomane, en prenant Kars comme point de départ, voulait agir offensivement contre l'ennemi, elle se verrait nécessairement entraînée vers Gumri à la recherche des Russes concentrés dans le voisinage de cette place. L'armée russe, adossée à la forteresse, est à même d'y opposer une résistance vigoureuse, de réfuser tout engagement, ou de risquer une bataille avec la certitude d'une bonne retraite en cas de défaite.

L'armée ottomane, dépourvue des moyens d'assiéger une place forte de premier ordre, en présence d'une armée ennemie, serait obligée de tourner cette position pour pouvoir passer en Géorgie; — mais cette idée ne

pourrait être mise à exécution qu'avec des forces infiniment supérieures. Dans ce cas, la moitié de l'armée turque devrait être destinée à masquer Gumri et tenir en bride le corps ennemi, pendant que l'autre moitié manœuvrerait offensivement contre Tiflis.

En prenant une autre ligne de conduite, l'armée ottomane livrait ses communications et courait le risque d'être séparée de Kars, qui était sa base d'opération; elle pouvait être rejetée vers les montagnes de Batoum, et forcée de livrer des batailles seulement pour pouvoir rentrer dans ses positions primitives.

Nous avons vu que la partie la plus faible du front stratégique des Russes était du côté d'Akaltsik, et que c'est de ce côté surtout qu'on pouvait espérer de le percer. Mais, avant de s'y diriger, l'armée ottomane aurait dû premièrement chercher une autre base d'opérations pour elle-même, transporter vers Ardagan ses dépôts et ses magasins, et ne pas subordonner à l'existence de Kars l'indépendance de ses mouvemens.

Ce déplacement de l'armée ottomane lui procurait des avantages notables et faciles à entrevoir.

1° Il permettait à cette armée d'avancer vers Akhaltsik, avec sa nouvelle base et ses communications assurées.

2° Il lui permettait de communiquer directement avec la mer Noire par la vallée de Tsorok.

3° Il lui offrait la possibilité de combiner son action avec le corps d'armée de Batoum, de l'attirer à elle dans des moments nécessaires, ou même d'opérer de l'autre côté vers Kutaïs, si les circonstances favorables l'y ap-

pelaient. L'énergie de son action ne pouvait que s'accroître, et sa supériorité sur l'ennemi aurait été assurée.

4° Il amenait l'armée turque dans un terrain coupé et montagneux, où les batailles n'auraient pas été décidées, comme dans les environs de Kars, par les charges de cavalerie nombreuse et excellente chez les Russes, peu forte et sans valeur réelle chez les Ottomans. Il mettait enfin à la disposition du commandant Turc les vaillantes populations du Lazistan et de l'Adjara.

Longtemps avant la bataille de Kuruk-déré, un des officiers de l'Etat-major de l'armée de Kars, présenta à son chef Zarif Pacha le plan de campagne dans lequel il proposait d'évacuer Kars, de transporter l'armée du côté du littoral vers Ardagan et Ardanioudj, et opérer contre Akhaltsik dans la suite.

Zarif Pacha a senti les avantages et le côté pratique de cette idée, et il penchait fortement pour son adoption. Malheureusement les rivalités et les jalousies de quelques conseillers patentés ont paralysé la bonne volonté du général en chef. L'armée resta dans ses positions anciennes, pour y attendre des défaites et un trépas.

Nous avons essayé de raconter en abrégé les inconveniens de Kars, pris comme point stratégique avec l'idée d'en faire la base des opérations offensives contre l'ennemi. Nous prouverons dans la suite que, même si l'armée ottomane se voyait forcée de rester sur la défensive, les désavantages qu'offrait Kars étaient les mêmes, sinon plus grands.

Depuis son arrivée à Kars, jusqu'à la fin de cette campagne de triste memoire, le général Williams, décidé

à paralyser et à combattre les idées et les projets des autres, n'est pas parvenu lui-même à juger sainement la situation, ni à mettre en avant un plan d'action quelconque.

Il prenait les feux de paille de cette jalousie, qui tourmentait son esprit, pour les instincts et les impatiences d'un âme née pour commander, pour les étincelles d'un cerveau supérieur ; — l'immobilité de ses idées, il la donnait pour l'héroïsme d'un Romain; ses négations, pour la fermeté dans des décisions une fois prises. Croyant faire mieux que les autres, il copie ses prédécesseurs, il suit en aveugle les sentiers battus. Aux prétentions de tous les Annibals, sortant nouvellement de l'école, il joint la morgue et l'entêtement du sous-lieutenant blanchi dans une garnison. Son coup-d'œil de capitaine ne lui fait pas voir que c'est par le changement des positions occupées par les troupes, qu'il faut commencer les améliorations dans l'armée.

Son activité fiévreuse, dépensée dans des détails sans système et sans suite, lui donne l'air d'un individu occupé à courir dans toutes les directions, pour ne pas paraître oisif.

Il fait fortifier Erzeroum, Hassan-kalé, Toprak-kalé, Keprou-kioï, Utch-kilessié; il augmente les fortifications de Kars et il oublie que, pour garder toutes ces positions à la fois, il lui faudrait une armée de 50,000 hommes; et que, si l'armée d'Anatolie devenait jamais aussi forte, elle n'aurait plus besoin de s'éparpiller et devenir par conséquent faible sur tous les points.

Le petit détachement russe de Bayazid semble au

général Williams l'épée de Damoclès (suspendu sur la Province d'Anatolie). Avec une naiveté qu'on n'aurait pas trouvé chez Zarif Pacha, c'est de ce côté qu'il attend, qu'il craint l'invasion russe contre Erzeroum.

Dès son arrivée, le général Williams exprime ses craintes sur la tempête qui se forme à Bayazid, et aurait voulu envoyer un détachement contre cette ville. A Kars il conseille encore cette expédition à Zarif Pacha, qui heureusement se contente de lui répondre par des promesses.

Le 20 novembre, le commissaire revient à ses terreurs, fait envoyer quatre bataillons à Toprak-Kalé, et met en avant le projet de mettre Erzeroum en état de défense. C'est la cause de sa première querelle avec le chef d'État-major, Hussein Pacha, qui répond fort raisonnablement :

« Pour défendre Erzeroum, à Erzeroum même, il nous « faut avoir une armée. Il est nécessaire, dans ce cas, « d'évacuer Kars. Mais alors encore, il vaut mieux dé- « fendre Erzeroum en avant, occupant les défilés de « Soghanly-Dagh, ou les passages situés à quelques « lieux d'Erzeroum. »

Dix jours après cette panique, les Russes, contrairement aux prévisions du général Williams, au lieu de marcher sur Erzeroum, quittent Bayazid et se retirent à Erivan. Cela a eu lieu au commencement de l'hiver ; mais le commissaire dans ce mouvement de l'ennemi voit le projet de se diriger sur Toprak-Kalé par Kagizman, comme si cette opération sur un terrain où il n'y

a presque pas de routes, pouvait aboutir à quelqu'autre chose qu'à l'absurde.

L'hiver se passe tranquillement du côté de l'ennemi.

L'armée d'Anatolie est disséminée a Ardagan, Kaghizman, Olti, Hassan-Kalé, Toprak-Kalé, Erzeroum et ailleurs. Tous ces détachemens, trop peu nombreux pour pouvoir se défendre avec effet, auraient été infailliblement enlevés ou détruits, si la saison rigoureuse et l'état des routes n'avaient pas paralysé l'action de l'ennemi.

Kars est occupé par 10 à 12,000 hommes. Le commissaire demande des secours de Constantinople, et il espère leur arrivée.

Mais Wassif Pacha arrive le 20 février et déclare au général Williams qu'avant la prise de Sébastopol, l'armée d'Anatolie ne doit pas compter sur des renforts. Dès ce moment, le commissaire sait à quoi s'en tenir. Il aurait dû cesser des plaintes inutiles, prendre des dispositions en conséquence et faire face aux événemens, comme si l'armée de Kars était laissée à elle-même.

Les principales forces de la Turquie étaient engagées en Crimée, et c'eût été beaucoup hasarder que de les retirer avant la prise de Sébastopol. En tout cas, cette mesure devait être approuvée par les gouvernemens et les généraux alliés, qui regardaient la guerre en Crimée comme une lutte décisive, et auraient consenti difficilement à affaiblir leurs chances de succès avant l'arrivée de nouvelles troupes de France et d'Angleterre.

Les troupes de Roumélie, évaluées à 50,000 hommes

dans la correspondance, étaient réellement de beaucoup moins nombreuses. L'Autriche occupait les Principautés et, malgré les meilleures garanties de bonne volonté que cette puissance a pu montrer, la Porte ne pouvait pas se contenter de cette raison pour dégarnir les forteresses et les frontières, et rester ainsi à la merci de son puissant voisin.

L'état du corps d'armée de Batoum n'était pas des plus florissans, et les maladies, suites d'un climat fiévreux, retenaient dans les hôpitaux une grande partie de ses soldats. Ces troupes, au nombre de 10 à 12,000 hommes tout au plus, occupaient Batoum, Sykhendsyr, Tchoruk-Sou, Redout-Kalé et Soukhoum ;—en évacuant même la plupart de ces points, on ne pouvait en détacher qu'un nombre très limité de soldats pour les envoyer au secours de Kars.

La Porte, en un mot, n'avait pas de soldats disponibles. En répondant qu'Omer Pacha et les chefs alliés vont décider de la question des renforts, elle avouait que c'était seulement avec des forces tirées de la Crimée que l'Anatolie pouvait être secourue.

Nous avons déjà examiné les inconvéniens que devait rencontrer l'armée ottomane si, en partant de Kars, elle passait à l'offensive contre l'ennemi, et la nécessité de changer ou d'élargir sa base, pour pouvoir agir avec quelque chance de succès. Nous verrons que les mêmes désavantages se présentaient encore pour cette armée, si elle se voyait condamnée à se tenir à Kars sur la défensive absolue.

Le général Koutousof, à la bataille de la Moskova,

donna ordre à un de ses colonels d'occuper quelque position au voisinage d'une redoute, pour la défendre et la dégager en cas de danger. L'ordre rédigé, en style militaire, disait que le régiment devait couvrir la redoute.

Le colonel, exécutant l'ordre à la lettre, plaça ses soldats en avant du parapet du côté extérieur, et les pauvres diables exposés au feu se firent tuer pour exécuter leur consigne. En attendant, la cavalerie française s'empara du retranchement, en entrant par la gorge qui n'était ni fermée ni défendue.

Le général Williams, pour couvrir Erzeroum et défendre la chaîne de Saganlug, continuait à occuper la position de Kars. Nous voyons dans sa conduite l'esprit d'à propos et d'entendement dont fit preuve le colonel russe à la bataille de la Moskova.

L'armée russe pouvait passer la chaîne de Soghanly-Dagh par l'un des quatre défilés, dont nous avons parlé plus haut. Deux de ces défilés conduisaient à Olti et de là, très commodément, à Erzéroum. Les deux autres sur la ligne droite, entre Gumri, Erzeroum et Kars, n'étaient pas masqués par cette dernière position.

Quoique situé sur un plateau très élevé au dessus du niveau de la mer, Kars se trouve au milieu de terrains sinon tout à fait plats et unis, du moins très accessibles à la cavalerie et à l'artillerie. Cette place, à trois journées de marche de la chaîne des montagnes, peut être tournée de tous côtés par une armée, qui est à même de se donner le plaisir d'exécuter ce mouvement en vue des murailles de la ville.

Par conséquent, sans être réduit à traverser le Pacha-

lik de Bayazid, l'ennemi pouvait opérer vers Erzeroum par où il le trouvait bon; et ce n'était pas la position imposante de Kars qui l'en empêchait. Pendant les précédentes campagnes, si les Russes ne se sont pas conduits de la sorte, c'est qu'une armée ottomane était campée dans les environs, et que pendant très long-temps elle a été plus forte que celle de l'ennemi.

Cependant, malgré cet avantage du nombre, la configuration du pays tournait tellement contre les Ottomans, qu'ils se sont vus obligés de livrer le Pachalik de Bayazid à la domination de l'ennemi.

Forcée avant tout de surveiller les abords d'Erzeroum et de conserver intactes ses communications, sans bonnes routes, par lesquelles elle pourrait se porter facilement sur Bayazid, l'armée turque placée à Kars (si elle n'est pas très supérieure en nombre), sera toujours amenée à laisser la Province de Bayazid aux ressources de la défense locale. Les Russes pouvant manœuvrer derrière leurs lignes de défense, s'appuyer à des forteresses, sont à même, dans un moment choisi, d'employer des forces supérieures à la conquête de cette Province; — et, si les Ottomans ne se décident pas à l'évacuer à l'amiable, ils le feront après avoir été battus.

Les hommes, qui ne sont pas en état de distinguer une feuille de papier blanc d'une carte de géographie, diront peut-être, en regardant cette dernière, que Bayazid n'est pas loin de Kars, et qu'il entre dans le rayon d'action d'une armée qui s'y trouve. Ils auront fait bon marché des chaînes des montagnes qui séparent les deux Provinces, des routes qui n'existent presque pas;

et feront voyager les troupes à l'instar des oiseaux. Les officiers Européens sont obligés cependant à plus de connaissance et à un peu moins de naïveté.

La pratique et l'expérience parlaient assez éloquemment, même pour des cerveaux faiblement organisés, auxquels la théorie reste toujours un livre scellé. Les illusions n'étaient plus permises, et même en tâtonnant, ils auraient dû trouver que Bayazid ne pouvait être conservé par les Turcs en 1855, puisqu'il ne l'avait pas été en 1854 avec une armée deux fois aussi nombreuse. Le même résultat était à prévoir pour le Pachalik de Kars. Pays peu boisé, peu coupé, sinon complètement uni, il devait appartenir à celui des deux adversaires qui était plus fort en cavalerie surtout.

En 1854, les Ottomans tenaient à l'armée d'Anatolie 9 régimens de cavalerie et 6 à 8,000 cavaliers Arabes. Ces nombreuses bandes pouvaient tenir la campagne, résister aux Russes dans des escarmouches et affaires d'avant-postes, sinon dans une bataille rangée.

En 1855, avec 2,000 cavaliers démoralisés, mal montés, mal armés et plus mal conduits, la même partie n'était plus à jouer; et, si même la ville restait occupée par les Turcs, ses environs et tout le Pachalik devaient tomber au pouvoir de l'ennemi. Au reste, ce pays, épuisé et dévasté par deux années de guerre, n'offrait plus de grandes ressources, et sa possession devenait d'une importance fort secondaire.

Avec la meilleure foi du monde, nous avons cherché les avantages, sinon la nécessité, de l'occupation de Kars par l'armée d'Anatolie en 1855. Nous ne les avons pas

rencontrés, parce qu'il est impossible de trouver un sens à ce qui n'en a pas ;—mais nous serons bien reconnaissans à quiconque voudra nous ouvrir les yeux.

« Située aux pieds d'un plateau qui l'entoure de trois « côtés en forme de fer à cheval, et la domine à la dis« tance d'une portée de fusil (plateau qui, à son tour, « est dominé par d'autres élévations) cette ville avec « ses environs, dans le rayon d'une lieue, ne présente « pas un pied de terrain qui ne soit dominé du côté de « l'ennemi, un pied de terrain où on puisse construire « un ouvrage quelconque, sans avoir recours à des dé« filemens énormes et à des traverses. Ce n'est pas tout; « le terrain rocailleux fait que le creusement des fossés « est presqu'impossible, si ce n'est à force de poudre « et de mine; — le manque de terre rend également « difficile la construction des parapets, des traverses et « des glacis, tous très élevés à cause du défilement. » (1)

Nous avons cité ce fragment pour compléter le tableau riant qui engagea le commissaire Anglais à tenir Kars, coûte que coûte, comme si à ces lieux enchantés étaient attachés l'existence de la Turquie, l'intérêt de la Grande-Bretagne et son propre honneur de général.

Pendant les mois de mars et d'avril 1855, le général Williams reste à Erzeroum, occupé à mettre cette ville en état de défense. Le général a une manie des fortifications, manie malheureuse et sans bonnes suites, puisque, à l'exception de Kars, ces travaux fatigans n'ont été défendus nulle part; — preuve évidente que les

(1) Rapport adressé à Zarif Pacha, par le Major Y...., chargé de la fortification de Kars.

points pseudostratégiques n'étaient pas bien choisis, ou qu'on manquait de forces suffisantes pour les défendre.

L'opération des Russes vers Erzeroum, à travers le Pachalik de Bayazid, est l'épouvantail, l'éternel souci du commissaire. A tout moment il y revient dans sa correspondance, et, quand les Russes évacuent Bayazid (ce qui aurait dû faire pressentir au général Williams qu'ils sont décidés à opérer de Gumri sur Kars) il est sûr de nouveau que l'ennemi va se jeter par Kaghizman sur Toprak-Kalé. Pour Kars, il ne craint rien, comme si les Archanges du seigneur couvraient cette place de leurs ailes, et à la date du 2 avril, il écrit *qu'en faisant fortifier Toprak-Kalé, Ucz-Kilissé, Keuprou-Kioï, il va empêcher les Russes de se diriger de Gumri sur Kars.* Fermement résolus à garder notre sérieux en présence des raisonnemens de Williams Pacha, et à boire jusqu'au fond cette coupe amère, nous avons à plusieurs reprises tourmenté notre cerveau pour dégager l'idée enfouie dans cette phrase de professeur. Nos tentatives sont restées infructueuses, et nous sommes obligés d'avoir recours à l'intelligence des autres.

L'homme qui résoudra le problème, comment en fortifiant Toprak-Kalé, on empêchera les Russes d'avancer de Gumri sur Kars, fera une révolution dans la stratégie.

Le ministère anglais a sans doute compris cette vérité qui nous échappe, mais il l'a comprise pour lui seul, et nous voudrions que tout le monde puisse en profiter.

Le 26 avril, le ministère ottoman répond à l'ambassadeur de S. M. Britannique qu'il voit bien la nécessité

de renforcer l'armée d'Anatolie, mais qu'il n'est pas à même de détacher un seul soldat de l'armée de Sébastopol, ni de celle du Danube.

Ces avis réitérés auraient dû faire réfléchir le général Williams, mais la fatalité a voulu qu'ils n'aient pas eu cet effet. Le front serein, il célèbre solennellement la fin des travaux autour d'Erzeroum, et laisse les défilés de Soghanly-dagh comme la nature les a formés. C'était cependant la première idée qui devait frapper tout porteur de dépêches voyageant entre Kars et Erzeroum, et pour sûr elle lui serait venue si Kars n'avait été pour lui l'épée flamboyante du Chérubin défendant, couvrant l'entrée de la capitale d'Anatolie.

Il paraît que les espions servaient le commissaire aussi bien que le servaient ses instincts militaires. Le 10 avril, ils annoncent que les Russes rassemblent à Gumri des moyens de transport, et font des préparatifs pour le mouvement sur Bayazid (qu'ils ont évacué et brûlé depuis lors) et le général accepte l'opinion de ces donneurs de nouvelles, sans vouloir l'examiner ni la contredire. Il est vrai qu'elle vient à l'appui de son intuition et de son coup-d'œil, comme jadis le rapport de l'officier américain.

Le 8 mai, les officiers anglais rapportent de Kars qu'on n'aperçoit à Gumri aucun symptôme de mouvement. On ne sait rien dire sur les forces de l'ennemi, ni sur les renforts qu'il recevait justement dans ce moment. On reste dans le quiétisme le plus profond, ou plutôt dans la somnolence d'un mangeur de hatchich. On semble croire que Gumri est plus loin que les sources du

Niger, ou que la guerre pourra commencer dans quelques années seulement.

Nous avons eu occasion de dire précédemment que, jusqu'à la fin de sa triste carrière comme commissaire, le général Williams n'était pas parvenu à se rendre compte du théâtre sur lequel il agissait ; qu'il n'a exprimé aucune idée sérieuse à ce sujet ; du moins, dans sa correspondance nous n'en voyons pas de trace.

Nous nous trompons, il avait quelquefois des idées. Sans parler de son jugement sur la valeur des fortifications à Toprak-Kalé, voici encore ce qu'il écrit dans sa lettre du 18 avril, qui devait être communiquée à Vassif Pacha. Nous prévenons nos lecteurs qui n'ont pas le bonheur de comprendre l'anglais, ou celui de lire le livre bleu où on apprend tant, que c'est une dépêche fort importante, rédigée avec le plus grand sérieux, point par point et question par question.

« 1° Si les Russes viennent attaquer Kars avec des « forces égales aux forces de la garnison, auront-ils la « chance de succès? Je crois que cette chance serait « minime.

« 2° Pendant que la garnison de Kars sera menacée « par le corps de Gumri, si l'ennemi attaque la ligne de « Bayazid à Uez-Kilessé, Toprak-Kalé et Keupru-Kioï, « la garnison de Kars pourra-t-elle nous être de quel- « que secours sur les points mentionnés et à Erzeroum, « où nous avons nos dépôts? Je crois que Son Excellence « répondra non. »

Heureusement pour sa renommée et pour la plus grande gloire des vérités stratégiques, Vassif Pacha tombe

d'accord sur les fines remarques du commissaire. En lisant ce dialogue, nous étions portés à croire que le général Williams veut s'amuser au dépens de son Muchir, tout à fait comme s'il lui disait : « Je crois que deux et « deux font quatre, » — ou — « il me semble qu'en vous « trouvant à Kars, il serait difficile à Votre Excellence « de se trouver dans le même moment à Toprak-Kalé. « Votre Excellence répondra sans doute que j'ai raison, « ce qui prouvera que tous les deux nous sommes de « grands capitaines. »

Pendant que les chefs de l'armée passent leur temps en entretiens épistolaires, les événemens se développent et se suivent comme dans un drame antique. Le bras inexorable du *fatum* semble s'être appesanti sur le soldat de l'armée d'Anatolie, le vrai héros de la pièce. Jour par jour, pas à pas on l'entraîne vers l'arène, ou plutôt vers l'abattoir, où on doit lui couper la gorge ; — l'ignorance aiguise les ciseaux anglais, qui feront tomber les cheveux du géant, et des nouvelles sinistres, comme les sifflemens du vent avant l'orage, annoncent l'arrivée prochaine de l'ennemi.

Le 28 du mois de mai, le général Williams apprend à Erzeroum que le commandant russe a concentré à Gumri 28,000 fantassins, 7,500 cavaliers, 46 canons, et que, selon toute vraisemblance, il se propose de marcher sur Kars.

Ce rapport du colonel Lake apparait, comme le *Deux ex machina*, pour troubler l'assurance du commissaire. Le major Olpherts annonce le même fait de Toprak-Kalé, et le général Mouravief, dans l'ordre du jour adressé à

ses soldats, parle ouvertement de ses intentions. Il ne fallait rien moins que la déclaration du chef ennemi pour éclairer le général Williams sur les projets des Russes.

Pendant que le commissaire s'empresse de rejoindre la garnison de Kars, voyons ce qui se passait dans cette ville.

Les autorités ottomanes de Kars étaient depuis longtemps informées de la concentration des Russes devant Gumri, et elles prévoyaient (ce qui n'était pas un grand mérite) que l'ennemi prendrait Kars pour but de son opération. Mais ces nouvelles et ses suppositions étaient toujours contredites par le général Williams, qui assurait avec un rare aplomb que l'ennemi ne comptait pas plus de 12,000 soldats à Gumri, qu'il était trop faible pour passer à l'offensive, et que même, s'il devait la prendre un jour, il se contenterait de tenir en échec la garnison de Kars, et dirigerait ses principales forces par Bayazid ou Erivan, vers Toprak-Kalé et Erzeroum.

Mais le 26 mai des nouvelles trop positives sont arrivées à Kars, et Vassif Pacha convoqua le conseil de guerre pour délibérer sur les mesures à prendre. Les chefs de l'armée ottomane, laissés à leur gros bon sens, ne se sentant plus intimidés ni étourdis par la parole impérieuse du commissaire, purent enfin exprimer leur opinion et prouver qu'ils comprenaient bien la situation.

Le conseil décida à l'unanimité :

1° Qu'en occupant Kars, l'armée ottomane ne défendait ni Erzeroum, ni les défilés de Soghanly-Dagh,

2° Que, vu la configuration du terrain environnant et l'état des fortifications de Kars, la défense de cette place présente peu de chances de succès.

3° Que les renforts ne pourront arriver que très difficilement à l'armée assiégée.

4° Que, par conséquent, Kars doit être évacué, les troupes de Kars employées à défendre les passages de la chaîne de Soghanly, les provisions, les munitions, les canons enlevés, autant que possible, et le reste détruit, les habitans de la ville et du Pachalik transportés de l'autre côté des montagnes. De la ville de Kars on n'aurait laissé à l'ennemi que les murailles.

La décision du conseil fut signée et scellée des cachets des tous les Pachas présents, mais l'exécution des mesures adoptées fut différée par Vassif Pacha jusqu'au retour du courrier, qui porta au commissaire l'avis de ce qui s'était passé au quartier-général.

Le général Williams a dû être surpris par ces nouvelles et ces communications, qui tombaient l'une après l'autre sur sa tête comme des coups de tonnerre. Il est forcé d'avouer dans ses rapports au ministère qu'il s'est trompé dans l'appréciation des forces de l'ennemi,—mais il n'a pas le franc courage de sortir de l'impasse dans lequel il s'est engagé. Pour toute réponse, il somme le Muchir de tenir à Kars sans broncher, et le 7 juin il y arrive en personne.

Le conseil fut rassemblé de nouveau et le général y assista. La conviction des chefs n'avait pas changé, mais elle fut ébranlée par l'opiniâtreté du commissaire. Le général Williams soutenait que la force de l'ennemi est

exagérée, que le maximum dont il pourra disposer contre Kars ne dépassera pas 15,000 hommes, qu'il serait honteux de quitter une place fortifiée avec tant de peine et approvisionnée pour long-temps, etc., etc.

La voix du général Williams l'emporta, comme toujours, sur l'opinion de tous les autres.

En protestant contre l'évacuation, il évitait le désagrément de contredire l'opinion qu'il avait soutenue jusque-là; mais il la motive d'une manière trop peu sérieuse. Jusqu'à son apparition sur l'horizon militaire, on n'a jamais élevé des forteresses sur de certains lieux, seulement parce qu'il y avait des magasins; — mais on amassait des approvisionnemens dans des forteresses importantes, sur des points stratégiques et choisis. Le raisonnement du commissaire est ici de même trempe que partout ailleurs. En annonçant dans son rapport à lord Clarendon qu'il s'attend à être attaquée le 11 juin, le commissaire avoue que les fortifications dont il parle tant, étaient de peu d'importance, puisque l'ennemi pouvait tenter de s'en emparer sans avoir recours à des travaux préparatoires.

Une dizaine de jours après, le général Mouravief avance avec son armée jusque sous les remparts de Kars. Le général Williams rapporte au ministère anglais que les Russes se sont approchés avec le projet d'attaquer la place, mais qu'ils ont changé d'idée au milieu de l'action, en voyant la contenance ferme de la garnison et l'état formidable des défenses. Ici encore le commissaire lâche la bride à son imagination et entraîne ses correspondans dans l'erreur.

L'ennemi qui, deux jours après, c'est-à-dire le 18 juin, tourne la position de Kars par une marche de flanc pour aller camper du côté que le général Williams regarde comme le plus faible de la place, n'a pu, le 16 du même mois, avoir le projet sérieux d'aller se jeter en aveugle sur une position retranchée qu'il ne connaissait pas encore. Dans de cas pareils, avant de livrer l'assaut, on examine le terrain.

Le général Mouravief fait balayer la cavalerie turque, essuye la canonnade des batteries, qui lui enlève quelques dizaines de soldats, tout cela pour voir Kars à son aise. Les militaires appellent en style ordinaire une démarche pareille du nom de reconnaissance forcée. Le général Williams en fait une attaque repoussée et manquée, et, pour la faire accepter comme telle, il distribue des décorations à des individus qui ont pris la fuite à la tête de la cavalerie turque.

Les Pachas ottomans ont eu encore, avant ce fait d'armes glorieux, le loisir d'examiner à leur aise les nombreux bataillons et escadrons russes. Ils ont vu de leurs propres yeux que le général Williams s'est trompé dans l'appréciation des forces et des projets de l'ennemi, et ils se sont rassemblés en conseil, panacée universelle appliquée en Turquie à toutes les maladies possibles.

On ne pouvait plus revenir sur l'idée de l'évacuation ; le Rubicon était passé, et les autorités ottomanes intimidées, craignant la responsabilité et le sort de tous ceux qui ont osé résister à l'humeur peu patiente du commissaire, se sont résignées à ne plus bouger de Kars.

Mais ils voulaient du moins y rester le plus long-temps possible. On proposa par conséquent:

De renvoyer de Kars la population qui n'était pas en état de porter les armes, c'est-à-dire toutes les bouches inutiles. Dans ce moment la route d'Erzeroum n'était pas encore fermée par les Russes, et les émigrans pouvaient y passer librement. « Nous avons, disaient les « Turcs, des vivres pour quatre mois à peu près. En renvoyant de Kars les habitans, nous aurons à notre disposition les provisions qu'ils possèdent, et avec ces « vivres notre garnison pourra être nourrie pendant « huit mois au moins. Les habitans recevront à Erzeroum « ou ailleurs la même quantité de blé qu'ils laissent ici, « et le gouvernement veillera à leur sort. Quant à nous, « nous n'aurons que des soldats dans la place, l'ennemi « ne trouvera plus d'espions parmis nous, et nous au« rons doublé nos provisions. »

Nous ne pouvons pas dire ses motifs, mais le général Williams protesta encore contre cette mesure salutaire, qui aurait changé le sort de l'armée de Kars. Vassif Pacha, toujours dans sa dépendance, n'osa pas résister à la volonté du général, et bientôt la place fut cernée de tous côtés.

Peu satisfait d'avoir enchaîné dans une souricière le corps d'armée de Kars, le général Williams désire encore augmenter le nombre de ses compagnons de gloire. Le 18 juin, il demande dans une lettre que Moustapha Pacha, commandant du corps d'armée de Batoum, détache 5,000 hommes pour Ardagan. Le 17 du même mois, il

invite le chef du District d'Adjara à expédier ses carabiniers à Kars.

Heureusement pour l'existence de ses soldats, Mustapha Pacha ne possédait en troupes que le strict nécessaire, et il refusa de l'envoyer à une perte certaine. Sheriff Aga d'Adjara s'est conduit de même.

Le général Mouravief dirigea un fort détachement pour occuper Ardagan. Le 14 juin *cette force considérable* (comme s'exprime le général Williams) retourne à Kars après avoir pris ce qui était bon à prendre, et détruit ce qui était à détruire. Les 5,000 Turcs détachés de Batoum n'auraient pu se rendre à Ardagan que sans artillerie, puisque l'état des chemins dans ce pays ne permettait pas leur transport. Supposant qu'ils y fussent arrivés, quel était le sort qui les y attendait? Tôt ou tard le général Mouravief aurait expédié contre eux 10,000 hommes avec du canon, et les aurait dispersés, repoussés ou pris. Si cette catastrophe n'a pas eu lieu, du moins le général Williams a fait tout pour l'amener.

En attendant, le général Mouravief se contente de cerner les Turcs à Kars, de couper leurs communications avec le dehors, de s'emparer de tous les dépôts qui, par une négligence inexplicable, furent délaissés dans le voisinage de la place. Tel fut le sort des magasins à Ardagan, Cziplaki et à Yeni-Kioï. Nous ne savons pas à qui appartient la responsabilité de cet oubli.

L'armée russe avait encore trop à faire et trop à gagner dans les environs, pour rester inactive vis-à-vis de Kars. De temps à autre le général Mouravief laisse une force quelconque dans les environs de la place, et s'éloi-

gne avec le reste de ses troupes. Voici les principaux de ses mouvemens.

1° Le 29 juin il se met à la tête de 15 bataillons, de 3 régiments de cavalerie et de 40 canons et arrive à Yeni-Kioï, où il s'empare des magasins qui auraient pu nourrir la garnison de Kars pendant deux mois entiers. Ce n'est que le 5 juillet que l'armée expéditionnaire regagne ses campemens devant Kars. Le reste de l'armée laissée en observation, selon l'aveu du général Williams, se composait de 15 bataillons, 3 régiments de cavalerie et 40 pièces de canon. — *Cette force occupait une position dominante, accessible seulement sur un point.*

2° Le 12 juillet l'armée russe s'en va à Boujouk-Tchesmé, laissant devant Kars 8 bataillons, un régiment de cavalerie et deux batteries.

3° Le 31 juillet l'armée russe se met en marche dans la direction d'Erzeroum, avance jusqu'à Hassan-Kalé et ne retourne que le 14 du mois d'août; 18 bataillons (et selon le premier rapport 15), un régiment de dragons, deux de cosaques, 500 irréguliers et 40 canons, continuent à observer Kars de la position de Komansur.

Le général Williams, selon son dire, avait 14,000 fantassins, 1,500 cavaliers, 40 et quelques canons attelés servis par 1,500 artilleurs. Nous ajouterons à ce nombre 1,800 Kurdes à cheval et 3,000 habitans de Kars armés de carabines, qui pouvaient être employés à la défense des retranchements. Qu'a-t-il fait? A quoi a-t-il employé ces forces, pendant que l'armée principale du général Mouravief battait les chemins d'Anatolie?

Le 29 juin il avait devant lui 14,000 Russes à peu

près, et, pour s'excuser de son inactivité, il raconte que l'ennemi occupait une position dominante et accessible sur un seul point. Nous lui demandons où était cette position inexpugnable que personne ne connaît, et ce qu'il veut dire par son expression *accessible sur un seul point*? Est-ce un point géométrique, qui n'a ni largeur ni longueur? Les difficultés et les impossibilités dont il parle, il était le seul à les voir et à les décrire.

Il explique son attitude, le 31 juillet, par l'inhabilité des troupes ottomanes dans les manœuvres. Nous trouvons qu'il se donne une peine inutile. A ce moment l'immobilité est passée chez lui à l'état chronique, et on ne suppose plus qu'il puisse en sortir. Mais, comme nous avons des détails sur la journée du 15 juillet, qui ne figurent pas dans sa correspondance, nous prenons la liberté de les présenter ici.

Le 9 ou le 10 juillet, un officier géorgien déserte de l'ennemi et arrive à Kars. Amené devant les Turcs, il déclare ce qui suit :

« Le 12 ou le 13 du mois présent, les Russes s'éloi-
« gneront de Kars par une marche de flanc; vis-à-vis de
« Kars ils ne laisseront que 8 bataillons, un régiment
« de cavalerie et deux batteries. Pour ne pas être in-
« quiétés dans leur manœuvre délicate et vous jeter de
« la poudre aux yeux, les Russes vont payer d'audace.
« Les 8 bataillons avec l'artillerie s'approcheront de
« Kanly Tabia en ordre de bataille, et feront mine de
« l'attaquer. Vous n'avez qu'à tomber sur eux et vous
« en aurez bon marché. Tout ce que je vous dis, vous

« le verrez de vos yeux, et, du reste, ma personne vous « répond de la véracité de mes paroles. »

Le général Williams fut donc prévenu à temps, et cette chance heureuse ne l'a pas surpris endormi. Le 15 juillet les choses se sont passées à la lettre comme l'officier géorgien l'a annoncé. La garnison turque se tenait sous les armes. Mais, pendant que les Pachas turcs traités de poltrons et de misérables dans les dépêches, conjuraient le général Williams de donner le signal de l'attaque, Williams Pacha est resté inébranlable et n'a pas permis de bouger.

Nous ne voulons pas juger ici le général Williams; notre jugement pourrait se ressentir de notre indignation; mais d'autres ont qualifié sa conduite, et ces autres étaient des témoins et des acteurs.

Si aujourd'hui des questions d'amitié personnelle, de reconnaissance d'homme à homme, des questions d'intérêt ou de crainte ferment la bouche de ces individus;— si, sans égard pour les devoirs de leur position, ils ont peur de répéter ce qu'ils ont dit dans le temps; — s'ils n'ont pas le courage de la vérité, du moins ils n'auront pas le courage de nous donner un démenti.

Nous le répétons: — pendant plusieurs heures, 6,000 Russes sont restés à une portée de canon vis-à-vis des retranchemens turcs. L'armée russe était au loin, et ces 6,000 Russes n'avaient ni réserve pour les secourir, ni appui pour les dégager; 20,000 excellents soldats turcs se tenaient sous les armes dans leurs positions retranchées et ne demandaient qu'à être conduits contre l'en-

nemi, et le général Williams paralysa l'élan de l'armée et sauva l'ennemi d'un désastre certain.

Si la responsabilité des employés n'était pas un mot vide de sens dans notre époque, le général Williams aurait un compte sérieux à rendre.

Depuis le commencement du blocus de Kars jusqu'à sa fin, l'armée ottomane, couchée le long des remparts, semble changée en une armée de statues. Jamais des détachemens ne sont envoyés au dehors, aucune reconnaissance n'est faite, aucune sortie n'a eu lieu malgré les meilleures occasions, fournies par la présomption et la morgue de l'ennemi.

Cernées depuis trois mois, vers la fin d'août, les troupes turques sont réduites à moitié de leur ration ordinaire. La démoralisation, conséquence de la misère et de l'inactivité, commence à paraître. Les Russes reçoivent des renforts, et aucune étoile ne se montre sur l'horizon pour faire espérer à la garnison assiégée l'arrivée de quelque secours prochain.

Au milieu de cette triste réalité, un conseil de guerre fut réuni de nouveau. Kérim Pacha et Hussein Pacha, les plus braves parmi les chefs ottomans, prirent l'initiative et formulèrent ainsi leurs propositions:

« Tôt ou tard, quand la faim fera tomber les fusils de « nos bras, nous serons obligés de nous rendre et de « livrer aux Russes la dernière armée d'Anatolie.

« Il n'y a qu'un seul moyen pour détourner ce « déshonneur et prévenir cette catastrophe. Ce moyen « est de nous faire jour à travers les lignes de l'ennemi.

« Nous sommes assez nombreux pour le tenter, nous

« avons des chevaux de bât en quantité; chargeons-les « des munitions et des vivres; chaque soldat prendra « sur lui des provisions pour plusieures journées, et « quittons Kars.

« Une seule division russe se tient sur la route d'Er- « zeroum, nous la renverserons, et après une marche « forcée de 24 heures, nous serons hors de la poursuite « de l'ennemi.

« C'est l'unique moyen de sauver notre armée, mais « il faut y avoir recours pendant que les cheveaux ont « encore la force de marcher, et les hommes celle de « marcher et de combattre. »

Le commissaire n'a pas manqué de s'élever contre ce projet hardi et qui n'était pas le sien. Nous ne répéterons pas ses raisons, car, quelles raisons pouvait-il donner? En tout cas, il eut récours à un meilleur argument. Il annonça que, si le plan en question était accepté, il s'en lavait les mains; qu'il quitterait Kars pour se retirer à Erzeroum et laisserait la responsabilité à d'autres.

L'indignation et le désespoir vinrent en aide aux généraux ottomans, soumis depuis trop longtemps. La discussion devint vive et quelques-uns d'entre eux relevèrent les insolences du commissaire. Vassif Pacha continua son rôle de médiateur, mais il n'arriva pas à réconcilier les partis, et l'assemblée se sépara... sans avoir rien conclu.

Sortis de là, les chefs ottomans tinrent un conseil à part. Ils tombèrent d'accord que le temps d'opposition était passé, parce qu'elle devenait trop tardive. Ils réfléchirent qu'en suivant les ordres de Williams Pacha

jusqu'à la fin, ils lui renvoyaient toute la responsabilité ; et que, s'ils agissaient contre son avis, la responsabilité d'un passé plein de fautes dont ils étaient innocents, retomberait en entier sur leurs têtes.

Ils ont décidé d'obéir en aveugles au général Williams. Vassif Pacha força le vieux Kérim à se réconcilier avec le commissaire, et celui-ci devint plus puissant qu'il ne l'a jamais été.

Le général Williams, instruit par l'expérience, résolut de prévenir le retour de pareilles propositions et de river l'armée pour toujours aux remparts de la place. Dans les premiers jour de septembre, il renvoie de Kars toute la cavalerie et tous les chevaux de l'artillerie. L'ordre est donné aux Bachi-bouzouks kurdes à cheval d'évacuer aussi la ville. Une fois cette mesure prise, le commissaire pouvait être sûr qu'on ne parlerait plus de se frayer un chemin les armes à la main.

Tous les chevaux d'artillerie et la plus grande partie des cavaliers sont tombés entre les mains des Russes. Les Kurdes refusèrent de quitter leurs compagnons d'infortune et restèrent à Kars après avoir renvoyé tous leurs chevaux.

Quelques jours après, les bêtes de somme sont chassées dehors et livrées à l'ennemi.

Si le général Williams a eu recours à cette mesure pour retarder la fin des provisions, il aurait mieux atteint le but en faisant tuer les chevaux et préparer de la viande séchée, opération que les Turcs connaissent très bien. La chair de 6,000 chevaux pouvait jouer un rôle notable dans l'approvisionnement de l'armée.

Le général Williams, qui reste à Kars les bras croisés et ne s'éloigne pas d'un pas en dehors des retranchemens, exige cependant que d'autres risquent pour lui des prodiges d'audace et d'activité. Il somme entre autres les autorités d'Erzeroum de lui envoyer des vivres, et d'après ses indications, chaque cavalier monté devra conduire deux chevaux chargés. Le général oublie à cette occasion que 10,000 cavaliers russes surveillent les abords de la place, et qu'il l'a dit lui-même dans ses rapports.

Pressés par les lettres du général, les sommations du consul à Erzeroum, et stimulés par la présence de quelques officiers anglais, les Turcs désignent 1,500 hommes qui se dirigent à cette fin d'Olti sur Kars. Cette troupe fut dispersée et le convoi entier tomba entre les mains de l'ennemi.

Les autorités anglaises, selon leur habitude, n'ont pas manqué de crier contre la couardise des Turcs et contre la lâcheté ou l'imprudence du Pacha commandant, qui paya la folie des autres de la perte de sa liberté. Il était vrai que la cavalerie turque se sauva devant les Cosaques; mais, s'ils avaient même réussi à renverser l'ennemi qui s'est présenté le premier, le sort du convoi aurait toujours été le même. Nous voyons dans la correspondance du général Williams que Mouravief s'est porté dans ce moment avec 12 bataillons à la rencontre de l'expédition turque, et que, par conséquent, tôt ou tard, elle aurait fini par tomber entre ses mains.

Le mois de septembre trouva le général Williams se débattant contre les difficultés de la situation que son

imprudence a amenée; — et les troupes d'Anatolie nous apparaissent en naufragés, qui ont cherché refuge sur un ilôt désert, et n'ont de choix qu'entre la mort dans les flots, ou la mort par la famine.

On s'est donné le mot en Europe pour jeter au gouvernement Turc des pierres à tout propos, et même avant la chûte de Kars, on faisait retomber sur ses épaules la responsabilité de cette catastrophe. Les accusations et les doléances éternelles du commissaire ont donné le branle-bas de cette croisade, les échos consulaires les accompagnaient de leur mieux, et les personnes, qui ne se sentaient pas tout à fait innocentes, ont entonné un chorus retentissant.

Tâchons de voir ce qu'on a voulu et pu faire pour l'armée de Kars, et ce qu'on a fait pour elle.

Si, avant le blocus de Kars, le général Williams s'était porté dans la direction du littoral, à Ardagan, Ardanadji, ou plus loin, il aurait assuré ses communications avec la mer Noire. Le fleuve de Tsorok lui facilitait les arrivages et les transports, et le mauvais chemin de Batoum, une fois réparé, l'armée ottomane pouvait s'établir dans ses positions d'une manière solide et durable. Les 7,000 hommes de Batoum, les carabiners d'Adjara, la rejoignaient commodément à tous moments, et le gouvernement Turc était à même de lui envoyer des renforts, peu à peu et bataillon par bataillon, quand il les aurait trouvés disponibles en Crimée, sur le Danube, ou ailleurs.

Mais supposons que le choix de cette ligne de retraite (tout autorisé qu'il était par l'exemple des grands capi-

taines) eût été peu convenable et dangereux. Dans ce cas, l'armée d'Anatolie avait encore un autre chemin à prendre. Elle se retirait vers Erzeroum, occupait les passages de Soghanly-Dagh, s'y fortifiait (mieux vaut tard que jamais), et s'y défendait aussi long-temps que possible.

Supposons encore que, malgré 20 et quelques milliers de soldats réguliers (en comptant dans ce nombre le corps de Vély Pacha) et une quantité de Bachibozouks, l'armée vint à être forcée dans ses positions. Elle se retirait alors vers les défilés qui couvrent Erzeroum à quelques lieux en avant, ou enfin à Erzeroum même.

Dans ces trois alternatives, l'armée d'Anatolie aurait eu sa ligne de retraite assurée, et ses communications libres comme l'air. Tôt ou tard le gouvernement Ottoman aurait fini par lui envoyer des renforts, et malgré les distances et les difficultés de la marche, ces renforts l'auraient rejoint, fut-ce dans trois ou dans six mois même.

Une fois que l'armée d'Anatolie fut cernée à Kars, et eut perdu toutes ses lignes de communication, la question de l'envoi des secours a complètement changé de face. Il ne s'agissait plus d'expédier des renforts, mais une armée complète; — une armée avec tout son attirail, artillerie, munitions, équipages, trains, etc., etc. Cette armée devait être assez nombreuse pour compter sur ces propres forces, pour se défendre, si elle était attaquée, pour renverser l'ennemi, s'il se tenait sur la défensive.

Selon les diverses appréciations et différens rapports,

l'armée du général Mouravief comptait entre 40 et 50,000 hommes. Nous avons vu que 8 bataillons russes suffisaient pour tenir en respect la garnison de Kars, ou du moins son commandant. Par conséquent, le général Mouravief était toujours en état d'opposer à l'armée libératrice, un minimum de 30,000 soldats.

Il fallait donc que l'armée expéditionnaire fût au moins de force égale, sinon supérieure en nombre, aux troupes qu'elle aurait eu à combattre.

Le général Williams exigeait l'impossible, quand il appelait à son secours Moustafa Pacha de Batoum, Sherif Aga d'Adjara, Tahir Pacha et Vely Pacha d'Erzeroum et d'Olti. Leurs minimes détachemens auraient été des victimes vouées à la destruction, et ils n'auraient changé en rien la situation de la garnison de Kars.

Nous expliquons par l'influence de sa position désespérée le trouble qu'on voit ici dans les idées du général Williams; nous ne l'excuserions pas chez les autres, qui étaient tenus de garder leur sang-froid, s'ils s'étaient laissés entraîner sur le chemin glissant qu'on leur montrait de Kars par dessus les têtes de l'ennemi.

Le danger créé par leur séjour à Kars pour les troupes ottomanes a été prévu de longue main par les hommes du pouvoir. A la date de 28 juin, le Séraskier Mehemmed Ruchdhi Pacha prévient l'ambassadeur anglais que la position de Kars n'est pas tenable; et il prépare Son Excellence au mouvement rétrograde de l'armée d'Anatolie. Vassif Pacha a dû avoir des instructions pareilles à ce sujet, puisqu'il s'était décidé si vite à évacuer la place.

Le ministère anglais, dans sa dépêche du 13 juillet, émet aussi l'opinion que, si l'armée turque se voit en danger à Kars, elle n'a qu'à se retirer et se concentrer sur Erzeroum. Ce conseil, quoique tardif, nous prouve du moins que le général Williams n'a pas eu de mandat impératif pour tenir à Kars, mais qu'il y est resté de propos délibéré; —et, une fois cette faute commise, elle n'a pas manqué de se présenter avec tout son cortège de dificultés et d'embarras.

A la date du 8 mai, le général Williams entretient son ministère de l'envoi des renforts pour Kars et pour l'Anatolie, et il s'élève contre l'emploi sur ce théâtre du contingent commandé par le général Vivian.

Un militaire anglais s'est beaucoup occupé à deviner les causes qui ont pu dicter cette dépêche de Williams Pacha. « Mais les seuls motifs, nous dit-il encore au-« jourd'hui, que j'ai réussi à trouver, sont tellement « mesquins et si tristes, que j'aime mieux les passer sous « silence. »

Quant à nous, nous n'imiterons pas cette retenue pleine d'égards, et nous suivrons plutôt l'exemple et les allures décidées du général Williams, lorsqu'il apprécie les actes et les individus. Nous dirons, par conséquent, que le général Williams, après avoir réussi à écarter toutes les personnes qui lui portaient ombrage, se souciait peu sans doute de voir en Anatolie des généraux de S. M. Britannique, commandant leurs troupes à eux, qui certes n'auraient pas toléré l'intervention prépondérante du commissaire, et l'auraient fait rentrer dans les limites de son rôle d'observateur.

Malheureusement pour les bonnes raisons du général Williams, le gouvernement ottoman, comme nous l'avons montré plus haut, n'avait qu'un nombre restreint de troupes dont il pouvait disposer; et le contingent à la solde du gouvernement anglais devait nécessairement entrer dans les combinaisons d'une expédition asiatique.

Le 19 du mois de juin, le gouvernement Turc met en avant le projet d'une descente en Mingrélie. Rédout-kalé est indiqué comme point de débarquement de l'armée; Kutaïs, Souram et Tiflis, comme points de sa direction ultérieure. Les troupes qui devaient la composer, sont: les 20,000 du contingent mis au complet, 5,000 soldats tirés de Roumélie, 10,000 du corps de Batoum, les bachi-bouzouks de Beatson et autres détachemens encore. Les gouvernement turc propose de confier le commandement de ces forces réunies au général Vivian. Le plan, appuyé par l'ambassade anglaise à Constantinople, est presenté au gouvernement de S. M. Britannique.

Nous ne pouvons pas dire si l'avis du général Williams y est entré pour beaucoup, nous savons seulement que l'expédition projetée n'a rencontré que de l'opposition de la part des personnes qui devaient en décider.

Le gouvernement Turc montre la meilleure volonté pour satisfaire toutes les demandes et toutes les exigences. Uniformes, bottes, nouveaux fusils, munitions, provisions, canons, trains, tout est promis, prêt et mis à la disposition du général Vivian. Le Séraskier garantit que le 15 juillet les troupes de Roumélie seront concentrées à Varna; aux alliés il ne demande que des bâtimens de transport.

Le général Vivian répond que c'est autre chose de débarquer et autre chose de marcher en avant.

Le gouvernement anglais décide en dernière instance que le contingent n'est pas capable d'entrer en campagne, que l'expédition est chanceuse, que le climat de la Mingrélie est mauvais et qu'il vaut mieux envoyer des troupes sur les derrières des Turcs que sur ceux de l'ennemi. Le refus du gouvernement anglais est connu à Constantinople le 13 ou le 14 juillet.

L'expédition en question est en dehors de la tâche que nous avons entreprise, et nous nous contentons de répondre en quelques mots au général Vivian et au ministère anglais. Nous leurs dirons :

Qu'il peut être fort spirituel de prévoir les difficultés, mais qu'il est plus méritoire de les vaincre après les avoir prévues.

Que le contingent n'était pas un composé des recrues, mais de bataillons de vieux soldats. Qu'il est resté depuis plusieurs mois entre les mains des officiers anglais, et que son organisation (qui existait toujours) aurait dû être terminée depuis long-temps.

Que les mêmes bâtimens qui ont transporté le contingent en Crimée, pouvaient le débarquer en Mingrélie. Que les soldats pouvaient être habillés; armés, nourris à Redout-Kalé comme il l'ont été à Kertch; — et qu'avec les immenses ressources des alliés, il était facile de trouver chevaux, transports, chaloupes et pirogues même.

Que le contingent a été mis à la disposition des Anglais, pour faire mieux et non pour faire pis, pour être à même de rendre des services à la cause des alliés, et

non pour être nourri de pain blanc et habillé de drap fin ; — que la Turquie avait besoin de troupes pour faire la guerre et que les mêmes soldats qui sont restés l'arme au bras sous les ordres du général Vivian, auraient été prêts à marcher et à combattre, s'ils étaient restés entre les mains des Ottomans.

Qu'une armée de 40,000 hommes courait peu de risques en entrant dans un pays où il n'y avait que 15,000 Russes tout au plus.

Qu'il s'agissait de sauver l'Anatolie, et que le but valait bien quelques efforts. Quant au plan de la Porte, qu'on qualifie de sauvage, il nous paraît plus civilisé que celui de l'expédition contre Sébastopol.

Qu'il ne fallait pas penser à agir avec ordre et précision, comme sur un champ de manœuvres ; — mais, qu'avant tout, il fallait agir, agir le mieux possible, et le plus vite possible.

Nous n'avons pas à décider ici quel aurait été le résultat de cette expédition, restée à l'état de projet. Elle avait toujours pour elle plus de chance que l'expédition entreprise plusieurs semaines plus tard ; — et si les troupes du Serdar ont pu être engagées à Soukoum-Kalé et vers Kutaïs, nous ne voyons par pourquoi les soldats Turcs du contingent auraient le privilège de faveur et d'exception.

Quant à l'honneur des officiers anglais, pour lequel craint leur gouvernement, cet honneur n'aurait jamais souffert. Leur bravoure est passée à l'état de proverbe, et elle aurait trouvé un meilleur champ en Mingrélie,

que sur le quai de Bouyouk-déré ou sur l'horizon borné de Panticapée.

Au moment où le projet de l'envoi du contingent en Mingrélie recevait son coup de grâce par l'arrivée de la dépêche télégraphique de Londres, Omer Pacha jetait en avant le plan de se mettre en personne à la tête d'une pareille expédition. Le 13 juillet les généraux alliés en réfèrent à leurs gouvernemens respectifs; le 17, le Serdar va à Constantinople pour y exposer ses idées, et le 22 du même mois, la Sublime Porte se prononce pour leur adoption.

Le 4 août, le gouvernement français souscrit à la proposition ottomane, mais à la condition que le nombre des troupes turques en Crimée ne sera pas diminué. Pendant trois semaines les trois gouvernemens ne peuvent pas tomber d'accord sur cette question, quelles seront les troupes turques qui suivront Omer Pacha en Asie. Enfin le 26 août le ministère anglais répond à la demande catégorique de son ambassadeur : « que le Serdar « ottoman peut disposer des troupes qui se trouvent à « Balaklava, mais que celles-ci seront remplacées par la « garnison d'Eupatorie ou le contingent du général Vi « vian, selon la décision des généraux alliés.

Le maréchal Pélissier et le général Simpson ne se décidaient pas facilement à se priver du concours de l'élite des troupes ottomanes, au moment où leur responsabilité personnelle était engagée dans la partie dangereuse et difficile qui se jouait alors en Crimée. On s'étonnerait donc à tort des délais que rencontra le départ des soldats du Serdar. Malheureusement l'existence de l'armée

de Kars comptait ration par ration, et chaque moment du retard avançait l'heure fatale qui devait sonner ses funérailles.

Dans les premiers jours de septembre le généralissime ottoman arrive à Trébisonde et à Batoum; le 13 du mois, il vient à Soukhoum-Kalé; le 21, les premières batteries sont débarquées dans cette place, choisie comme point de départ.

L'expédition ottomane, annoncée dans tous les journaux d'Europe, n'est pas restée un mystère pour l'ennemi, et toute l'incertitude des Russes a dû cesser avec l'arrivée d'Omer Pacha et de ses troupes, parties peu à peu de la Crimée et de la Roumélie. Les premiers détachemens qu'on faisait débarquer, grandissaient aux yeux des Russes comme un point noir à l'horizon, et ils croyaient voir bientôt toute l'armée sur les bords du Rion et aux portes de Kutaïs. L'ennemi, qui a vu 60,000 alliés arriver en quelques jours sur les côtes de la Crimée, cet ennemi était bien en droit de supposer que des centaines de vaisseaux vont déposer en peu de temps l'armée du Serdar sur un point quelconque du littoral.

Nous ne croyons pas utile d'entretenir pour le moment nos lecteurs, de cette campagne de Mingrélie. Nous dirons seulement que, si cette expédition n'a pas réussi à dégager la place assiegée, elle a du moins amené les circonstances qui ont permis aux héroïques soldats de Kars d'en sortir avec honneur et gloire.

Depuis l'ouverture de la campagne d'Asie en 1855

jusqu'au 29 septembre, la conduite du général Mouravief a pu passer pour irréprochable. Nous avouerons sans fausse honte que nous nous sommes laissés prendre à ses beaux semblans de talent et que, malgré peu de sympathie pour sa cause et sa personne, nous disions en nous-mêmes qu'à la fin un vrai homme de guerre avait paru sur le théâtre insipide des événemens. Tout ce qui caractérise un capitaine était là : mystère dans les préparatifs, allures énergiques dans les marches en avant, ordre admirable dans les manœuvres, réflexion mûre avant l'action, conséquence et tenacité dans les décisions une fois prises, justesse dans l'appréciation de son adversaire.

Après avoir examiné la place, le général russe porte, par une marche de flanc, son armée sur la route d'Erzeroum, coupe toutes les communications des Ottomans, occupe les points importants dans les environs, détruit ou s'empare des magasins, et sans perte de temps, il porte coup sur coup dans toutes les directions : sur Ardagan, Yéni-Kioï, Olti, Toprak-Kalé, etc., etc. Nous lui avons pardonné d'avoir négligé la construction des batteries et d'autres travaux préparatoires, nous avons supposé qu'il avait la certitude que la famine et le dénuement de la garnison lui ouvriraient bientôt les portes de Kars, et qu'il trouvait plus beau de forcer une armée à mettre bas les armes, sans tirer des coups de fusil.

Nous l'avons excusé sur ce qu'il n'a pas tenté de prendre Erzeroum ; nous disions qu'il a pu se tromper sur le nombre des troupes qui défendaient cette ville ; qu'il croyait y trouver une résistance désespérée, résis-

tance qu'on rencontre souvent de la part des habitans des villes musulmanes; que la grande masse des bachi-bouzouks, qui tirent bien leur coup de fusil derrière un parapet, méritait aussi d'être prise en considération; qu'il avait peut-être raison de ne pas entreprendre deux sièges à la fois; que la prise de Kars devait être son principal et seul but pour le moment, et, qu'en tout cas, il pouvait espérer, qu'après la destruction de l'armée d'Anatolie, il viendrait aisément à bout de la capitale.

Mais si pendant long-temps on a dû s'abstenir de toute critique, en supposant au général Mouravief un plan logiquement suivi, on avait le droit de le juger sévèrement dans la suite quand tout d'un coup, comme saisi de vertige, on le voit changer d'idée et donner un démenti à sa conduite antérieure.

Après avoir préparé la prise de Kars par des mouvemens stratégiques, le général Mouravief fut convaincu, comme nous l'avons dit, que tôt ou tard la garnison serait forcée de se rendre à discrétion. L'idée était bonne. A la guerre il vaut mieux obtenir un résultat en se tenant de loin, qu'en sacrifiant des troupes.

Mais quand, pour assurer ce résultat important, le général Mouravief rassemblait le gros de ses forces dans les environs de Kars et d'Erzeroum, il devait se résigner à ne pas être le plus fort en même temps sur les divers théâtres de la guerre. Si la chûte de Kars est devenue pour lui une simple question de patience, il aurait dû faire des sacrifices ailleurs pour arriver à ce but principal et déjà à moitié atteint, et ne pas s'effrayer des concessions que les circonstances lui imposaient.

Si le général russe n'avait pas assez de forces pour barrer le chemin à l'expédition d'Omer Pacha, il devait se contenter de retarder sa marche en choisissant de fortes positions entre Kutaïs et la mer, et en dernier cas, se retirer jusqu'à Souram. En abandonnant ce qu'il ne pouvait pas défendre, il donnait de l'autre côté le coup de collier à l'armée d'Anatolie, et il se réservait toujours les moyens de se porter plus tard à la rencontre du généralissime ottoman. S'il pouvait espérer des succès, c'était seulement en agissant avec toutes les troupes réunies, et il ne devait pas risquer l'avenir de la campagne, en engageant des détachemens peu suffisans en Colchide.

La perte de la Mingrélie et de l'Imméritie jusqu'au Souram n'influait en rien sur sa position militaire au Caucase et en Asie.

Heureusement pour la cause des alliés, le général Mouravief voulait en même temps faire la conquête de l'Anatolie et conserver intacte la Colchide. Les premières batteries de l'armée expéditionnaire turque sont arrivées à Soukhoum-Kalé à la date de 21 septembre; le 29 du même mois, le général Mouravief donne l'assaut à la place de Kars, pour pouvoir se porter ensuite à la rencontre du généralissime ottoman.

Nos lecteurs connaissent notre opinion sur Kars, opinion confirmée peu à peu par les militaires qui ont eu occasion de voir la place. Ses fortifications étaient dominées de toute part; les parapets construits en pierre, récouverts d'un peu de terre; les fossés n'existaient pas,

parce qu'on a manqué des moyens de travailler dans le rocher avec la mine.

Le général Williams n'a pu rien créer en fait d'amélioration des retranchemens; quelques trous de loup et quelques blokhaus à part. Les ouvrages élevés sous ses yeux étaient tout bonnement des épaulemens placés en avant des anciennes fortifications, épaulemens dominés à distance d'une portée de carabine par les collines qui s'élevaient du côté de l'ennemi.

Tracés sans aucun système, construits un à un selon les inspirations journalières, ces différens zig-zags ne formaient pas une ligne continue et n'étaient pas fermés dans leurs gorges. Heureusement ils étaient défendus par les bataillons de carabiniers et des régiments de Syrie, et on a mis à leur tête deux hommes peu raisonneurs, mais soldats dans toute la force du terme. Ces deux chefs étaient Ismail Pacha et Hussein Pacha. Quant aux officiers anglais qui se sont distingués dans l'action, ils n'avaient pas de commandement séparé, mais ils se sont trouvés sous les ordres immédiats du général Kmèty.

Nous n'essayerons pas de donner ici les détails de la bataille, nous n'en dirons que peu des mots.

Le général russe lança ses colonnes en avant en masses profondes, sans avoir préparé l'attaque par l'artillerie. La colonne principale, qui s'était portée contre le retranchement défendu par le général Kmèty, atteignit presque le parapet; mais mitraillée et fusillée à bout portant, elle fut forcée de se retirer, après avoir essuyé des pertes énormes. La bravoure n'est pas à l'épreuve du plomb ni des boulets.

Hussein Pacha repoussa aussi ses adversaires, mais à droite et à gauche du terrain défendu par ces deux chefs, qui se tenaient comme deux rocs au milieu de la tempête, d'autres ouvrages ont été abordés à la bayonnette et emportés par l'ennemi. Les Russes n'avaient qu'à continuer leur mouvement tournant pour prendre par derrière les travaux, qu'ils n'ont pas pu emporter de front.

Mais, comme nous avons dit, les Russes dans leur folle attaque ont éprouvé des pertes immenses; la plus grande partie des officiers fut tuée, l'ensemble dans le commandement fut perdu, les soldats entrés au beau milieu des fortifications n'étaient plus dirigés par personne et se sont jetés comme des moutons dans quelques centaines de tentes turques déployées en arrière des ouvrages. Ces tentes ont joué à Kars un rôle aussi important que les oies dans la défense du Capitole. Pendant plusieurs heures personne n'a pensé à diriger contre ces intrus une force quelconque, et les réserves tenues en arrière ne paraissaient pas du tout. Par un hasard heureux, le général Kméty, ne recevant ni ordres ni nouvelles de ses supérieurs, voulait se diriger (après avoir repoussé l'ennemi) vers les lieux tranquilles où se tenaient Vassif Pacha et Williams Pacha. Il trouva tout d'un coup sur son chemin des fantassins russes, et vit, qu'avec sa troupe, il était entouré de tous côtés.

Si les Russes avaient eu le temps de rassembler leurs idées et de remettre en ordre leurs colonnes débandées, la possession de Kars leurs était assurée. Heureusement Ismail Pacha, sans perdre un moment, tourna ses ca-

nons en arrière, et après avoir long-temps mitraillé les tentes pleines de Russes, s'y porta en personne à la tête de ses fantassins; plusieurs autres attaques ont été exécutées sur son ordre dans d'autres directions, et, avant l'arrivée des réserves turques, les Russes furent presque totalement rejetés en dehors des fortifications et s'enfuirent partout en désordre.

Quand ils ont vu leur principale attaque manquée, les Russes ont quitté les ouvrages à la droite de Tahmas Tabia, mais ils s'y trouvaient tellement maîtres pendant plusieures heures, que le général Mouravief, croyant la victoire gagnée, dirigea quelques escadrons de cavalerie pour porter le dernier coup à l'armée ottomane.

Quant au général Williams, il se trouvait trop éloigné du champ d'action pour pouvoir la diriger ou la voir. C'était au reste la faute de la configuration du terrain. La bataille se passait sur les hauteurs, et le commissaire se tenait en bas avec les réserves.

On a répandu dans le temps la nouvelle que le général Mouravief, après l'assaut du 29 septembre, a eu des accès de folie, et nous trouvons qu'il avait de quoi perdre la tête. L'armée russe se retirait en débandade, après avoir eu 8,000 hommes hors de combat. Seulement sous les tentes mitraillées par le général Kméty, on a trouvé plus d'un millier de cadavres. A Kars on ne pensait qu'à se féliciter mutuellement. On croyait voir bientôt l'ennemi en pleine retraite sur Gumri, et on perdit encore la chance de pouvoir quitter Kars avec toute l'armée sauvée.

« La joie nous a tellement tourné la tête, nous a dit

« un des défenseurs de Kars, que personne ne pensait « au lendemain, et on aurait traité de fou toute homme « qui aurait prévu ce qui devait nous arriver. »

Si quelque chose encore pouvait faire oublier les fautes du général Mouravief, c'était sa conduite après la journée du 29 septembre. Pendant qu'une expédition formidable menace la Mingrélie et Kutaïs, la fermeté du général ne se dément pas un instant; l'adversité calme son esprit au lieu d'abattre son courage, et quelques jours après cette sanglante défaite, le blocus est rétabli; malgré les 10,000 Russes qui manquaient à l'appel. Le 10 octobre le général Williams s'aperçoit que l'ennemi ne pense pas à se retirer, et qu'il est fermement décidé à ne pas laisser échapper sa proie.

Depuis ce moment jusqu'à la capitulation de Kars, la correspondance du général Williams et celle du consul d'Erzeroum roulent toujours sur la mauvaise volonté et les lenteurs des généraux ottomans qui pouvaient, dit-on, sauver la place assiégée s'ils voulaient se donner la peine de se dépêcher un peu. Cependant, en réfléchissant, ces Messieurs devaient arriver à la conviction que la garnison de Kars n'avait d'autres secours à attendre que les secours puisés dans sa vaillance et dans son énergie.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Au milieu du mois d'octobre, le gouvernement Ottoman expédia quelques détachemens par Trébisonde à Erzeroum, et Selim Pacha fut envoyé comme commandant dans cette ville. Après avoir rallié le petit corps de Vély Pacha, il rassembla 6 à 8,000 hommes de troupes, entre régulières et irrégulières.

Le 11 novembre, le général Williams somme Selim Pacha de marcher immédiatement sur Kars. Si Sélim Pacha n'était pas couvert de décorations, il les aurait méritées toutes pour avoir refusé d'obéir à cette injonction. Nous assurons nos lecteurs que nous parlons le plus sérieusement possible. Puisqu'on distribue très souvent des récompenses pour les belles actions qui n'ont jamais eu lieu, il serait plus convenable d'en accorder aussi pour les mauvaises qui n'ont pas été commises.

Deux détachemens russes surveillaient Erzeroum, à peu de distance de cette ville; l'un d'eux, fort de 6,000 hommes, se tenait sur le chemin de Bayazid; l'autre, de 3,000 soldats (selon le rapport du consul Brant, et 6,000 d'après les Turcs) occupait la route d'Erzeroum à Soghanly-Dagh.

Supposons pour un instant que Selim Pacha eût réussi à repousser l'un des détachemens russes, et qu'il l'eût suivi dans la direction de Kars. Si, au premier abord, la chose peut paraître possible, il est en définitive évident qu'à peine descendu de la chaîne des montagnes, et une fois dans la pleine de Kars, Selim Pacha aurait été assailli par la cavalerie russe et arrêté dans sa marche.

De l'autre côté, le détachement russe de Bayazid ne trouvant personne pour lui barrer le chemin, était libre

de se porter sur Erzeroum, ou de marcher sur les talons de Selim Pacha et de l'enfermer dans les défilés des montagnes. La belle manœuvre des Turcs aurait amené la deuxième édition de l'expédition d'Olti, de célèbre mémoire, ordonnée aussi sur l'appel pressant de Williams Pacha.

La marche de Selim Pacha sur Kars aurait ramené en même temps vers cette ville les Russes, qui se tenaient vis-à-vis d'Erzeroum, et les détachemens intermédiaires qui, sans aucun doute, étaient postés sur la longue route entre Kars et la capitale d'Anatolie. La différence du nombre entre les nouveaux arrivans n'était pas considérable, et si le général Williams espérait se faire jour à l'apparition de Selim Pacha, il pouvait le tenter aussi à lui seul. — Les chances étaient les mêmes et sa gloire n'en aurait été que plus grande.

Plusieurs généraux ottomans, enfermés à Kars, revenaient à leur première idée de quitter la place, le fusil à la main, et de se frayer passage à travers les lignes, ou plutôt le blocus des Russes; même le général Williams dit dans une de ses dépêches qu'il est décidé à se diriger vers Olti, mais cette courageuse décision est restée à l'état de projet.

Le ministre de la guerre, Mehemmed Pacha, s'étonne de cette inaction ; quant à nous, nous l'avouons, nous aurions été beaucoup plus surpris en voyant bouger d'un pas cette malheureuse garnison, et nous aurions crié au miracle, comme à la vue d'un paralytique rejetant ses béquilles et se mettant à marcher.

Des hommes plus exigeans que nous soutiendront

peut-être que 12 ou 15,000 braves bien conduits auraient dû tenter une sortie, et dans une marche de nuit gagner les terrains accidentés du côté d'Ardagan. Mais ces critiques oublient qu'en s'adressant à l'humanité du général russe (comme le dit le général Williams) en livrant intacts les canons, les munitions et la moitié de la garnison, le commissaire empêchait l'effusion du sang. C'est un mérite réel, qu'on ne doit pas perdre de vue, surtout si on est membre du congrès de la paix.

Encore quelques lignes, et nous finissons.

Il nous est arrivé de rencontrer des personnes qui, tout en donnant tort au général Williams, sont cependant obligées d'avouer (comme ils le disent) que par sa défense de Kars il a sauvé la capitale d'Anatolie.

Le fait existe, mais il eut une autre cause. Erzeroum est resté debout, grâce au mauvais calcul du général Mouravief, et non au mérite du général Williams.

Le général en chef russe détacha avec le temps de l'armée qui devait opérer contre Kars :

1° 4,000 hommes qui observaient Erzeroum sur le chemin de Kars.

2° 6,000 soldats qui représentaient le détachement de Bayazid.

3° 8,000 envoyés vers Akhaltsik au mois de novembre.

Il perdit 10,000 dans l'assaut et 3,000 au moins malades, blessés et tués pendant le blocus.

L'armée russe devant Kars, vers la fin de la campagne, était par conséquent diminuée de 30,000 soldats au moins.

Si, au lieu d'attendre et de faire massacrer ensuite

ses troupes, le général Mouravief avait destiné à la prise d'Erzeroum la moitié de ces 30,000 soldats, cette moitié y suffisait encore. Les 9,000 hommes qui continuaient à surveiller cette ville du dehors, auraient pu la commander en dedans; le blocus de Kars aurait fini sans aucune perte pour l'ennemi et avec ignominie et honte pour l'armée d'Anatolie, ou du moins pour ses chefs.

Elle n'en fut sauvée que par un accident heureux, un caprice, un coup de tête de Mouravief.

Les jugements portés par l'opinion du jour ne passent pas sans appel, parce que les membres de ce tribunal décident le plus souvent sous la pression de mobiles passagers,

Dans la fièvre des passions débridées, au milieu du choc d'intérêts contraires, l'esprit le plus honnête roule de l'erreur au mensonge.

Mais avec le temps les cerveaux se calment et les passions se taisent. Sur le champ de bataille, vide alors de ses combattants, l'historien arrive, et dans les péripéties du passé il cherche des leçons pour l'avenir.

Pour lui, il n'y aura ni places à occuper, ni rivaux à détrôner, ni vanités à caresser, ni séides à payer, ni rangs à escamoter. Sa grande voix rendra justice aux hommes qui, avec une ardeur indomptable peut-être, mais utilement, servent l'humanité et leur pays; et il prendra pour ce qu'elles valent les vociférations des badauds et les pierres des gamins de la rue.

Quant à nous, nous avons voulu arracher seulement la mauvaise herbe sous ses pieds,

Il y a des créatures sous le soleil, qui raffolent d'orties et de chardons; nous nous attendons à leur clameurs et à leur coups de pied.

Si la mortification était possible, nous nous en consolerions en pensant que nous avons obéi à la voix du devoir.

1er mai 1856.

FIN.

